

4.1. Philosophie : 1ère année.

Hivo 1978-1979 :

W/1.

Explication du mot : - Filo.sophia, Lt. philosophia, signifie, surtout depuis Pythagore de Samos (-580/-500), le ‘désir’, la recherche de la sophia, sapientia, la sagesse, - un mot ancien qui, dans le monde archaïque, indiquait le puissant savoir du magicien (sorcier, sorcière).

L’anglais “witch”, le russe “vishchii” (manl.), resp. “vydma” (vr.) - la racine, “to know” est dedans - en témoignent encore : le magicien est celui, resp. celle, qui “sait”. Mais tout de suite la différence est claire : le philosophe est plus prétentieux, moins pratique ! Il n’est qu’un philosophe, pas un sophos : sur le chemin de la connaissance, de l’investigation.

Avant-propos.

A. Agologique

L’agologie, la pédagogie, (agein = (être/obtenir)conduit), traitant à la fois (peda- ou) l’éducation des enfants (andra- ou) des adultes, est l’étude de l’agogia, l’orientation. L’éducation philosophique à l’Hivo est

- (1) non pas de manière dilettante, c’est-à-dire en sachant tout sans méthode, mais
- (2) (in)formative, c’est-à-dire adaptée à l’information comme une formation de base, mais
- (3) non-spécialiste, c’est-à-dire méthodique comme le niveau d’information, mais maximal (notamment en ce qui concerne la connaissance immédiate (tout savoir sur quelque chose)).

B1. Épistémologique.

Epistèmè, scientia, est l’objet d’étude de l’épistémologie, qui distingue notamment les types de connaissance suivants :

a) type externe : tradition (lore) en tant que caractéristique stable et mode en tant que caractéristique changeante (par exemple, l’existentialisme était une mode après la Seconde Guerre mondiale ; plus tard (mai 1968) le néo-marxisme ; aujourd’hui le structuralisme) ; ces types de caractéristiques concernent davantage l’être humain ;

(b)1. type interne : ici, la connaissance est davantage une conviction personnelle (internalisée), ce que l’on appelle une opinion (opinion), qu’il s’agisse d’une opinion personnelle ou d’une opinion de groupe ; elle contient un côté objectif, la vision du monde et de la vie (Weltanschauung), et un côté subjectif, la conscience (par exemple, on parle de la conscience primitive -, de la classe -, de la conscience religieuse) ;

(b)2. type interne mais têtu et fermement convaincu : le dogmatisme (prôner des intuitions comme des dogmes fixes), plutôt religieux, et l’idéologie (prendre des positions fermes sur des sujets profanes : par exemple les idéologies dites sociales qui ont émergé au 19ème siècle : libéralisme, socialisme (marxisme, anarchisme), solidarisme, nationalisme) ;

W/2

(c) type plus modeste : recherche, méthodique, de la vérité ; raisonnée mais sans prétention ; nous situons ici la religion (dans sa forme non dogmatique), l'art (dans sa forme non dogmatique ou idéologique), surtout, cependant, la science professionnelle et la philosophie (encore une fois, dans la mesure où elles ne sont pas dogmatiques ou idéologiques, bien sûr) ;

La science professionnelle et la science philosophique s'adressent d'abord au général (le droit, l'intuition dite "abstraite") ; l'art s'adresse d'abord à l'individuel-concret (les cas et les exemples vivants) ; même la religion, qui n'est pas une science professionnelle ou philosophique, fonctionne en parallèle. L'art s'adresse avant tout à l'individu-concret (cas et exemples vivants) ; la religion, elle aussi, n'est pas une science ou une philosophie ; pourtant, les deux aspects de la connaissance sont imbriqués : Jean-Paul Sartre (1905/1980), le grand marxiste existentialiste, écrit des romans dans lesquels s'expriment ses concepts abstraits ; les artistes proclament des thèses.

BII. La philosophie.

(1) La philosophie par excellence est hellénique ou grecque : Thalès de Miletos (= Milet) (-624 /-545), en Ionie (Asie Mineure), est le "père" de la philosophie. *Historia*, *inquisitio*, recherche - tel était l'esprit de la ville portuaire de Miletos, point de rencontre des cultures proche-orientales et helléniques. *Historia* est une recherche libre, non autoritaire ou non traditionnelle et donc une réflexion personnelle.

(2) Les aspects de l'*historia* sont de deux ordres

1/ *empeiria*, *experientia*, expérience, c'est-à-dire -contact, avec l'individu - cas concrets ;

2/ *analysis*, *resolutio*, dissection, examen articulé de la structure (arrangement) des cas, et aussi *theoria*, *speculatio*, (examen), percer les apparences en examinant quelque chose, le côté abstrait ; le résultat de l'*historia* est la crise, le jugement mis à l'épreuve (c'est-à-dire contre les faits et les concepts) : cf. critique, critique (jugement de valeur).

(3) L'Inde, (depuis le Rig-Veda, I - millénaire avant J.-C.), la Chine (depuis le JiKing) ; le Japon (sous influence chinoise) connaissent aussi la philosophie.

W/3

Doctrine (logique, dianétique).

Avant-propos.

Le cours de “philosophie” de trois ans étudiera successivement trois grandes formes de pensée :

(1) **la religion archaïque**, c’est-à-dire la religion qui, de la pré et protohistoire, est passée du stade de la culture primitive à celui de la religion antique et bourgeoise ; la religion est une forme de pensée, c’est-à-dire une manière d’appréhender la vie et le monde en pensant ;

(2) **La philosophie grecque**, avec ses parallèles orientaux (Inde, Chine - Japon) et son impact occidental, est la deuxième grande forme de pensée de l’humanité ;

(3) **science professionnelle moderne et contemporaine**

C’est la troisième grande forme de pensée : depuis l’époque de Galilée (1564/1642), l’homme pense en termes scientifiques de plus en plus spécialisés, de préférence aussi “précis” que possible. La question se pose : qu’est-ce que la pensée, dans tous ces cas ? La théorie de la pensée tente de répondre à cette question.

Introduction.

(a) La linguistique peut nous mettre sur la voie. Legein (Gr.), legere (Lt. : lié à notre lecture (pensez à la lecture ‘aren’, c’est-à-dire rassemblement, collecte), signifie rassembler. Lire les oreilles, lire les lettres, c’est se recueillir. Ho sullogos, hè sullogè, Gr., signifie collection (ensemble de choses) ; ho kata.logos signifie liste de collection, catalogue. Legein signifie aussi prononcer ensemble des mots sonores ; Ho logos, ratio, raison, capacité de penser et de parler, histoire.

(b1) *Platon* (-427/ -347), fondateur de la philosophie académique avec sa théorie des idées, dans son *Faidros* (249), dit : Ek pollon ion aisthèseon (= ce qui provient (sort) de nombreuses observations), eis hen logismoi xun. airoumenon” (= ce qui est résumé en quelque chose d’un (= unité) par la pensée).

Aristote (-384/ -322), élève de Platon, fondateur de l’école péripatéticienne avec sa théorie des formes, dans sa *Politica* (1:5), dit : “Ho dè logos architekton” (= l’esprit est comme le bâtisseur (“maître d’œuvre”)), c’est-à-dire qu’il construit jusqu’à un tout (système) ; il est constructif.

(b2) *S. Augustin* (354/430), figure principale de la Patristique, auteur du *De ordine*, dit dans ses *Confessiones* (10) : “Ea quae passim atque indisposite memoria continebat, cogitando quasi colligere” (= les données que notre conscience tenait en vrac et désordonnées, en vertu de la pensée comme ramassée).

Saint Thomas d’Aquin (1225/1274), principale figure de la scolastique (= philosophie chrétienne du milieu du siècle), dit : “Sapientis est ordinare” (= pour le sage (= philosophe), il est caractéristique d’ordonner).

Voilà pour les phrases des quatre plus grands penseurs de l’Antiquité et du milieu du siècle.

W/4

(b3) Charles Sanders Peirce (1839/1914), fondateur du pragmatisme nord-américain (d'où est issu le pragmatisme ultérieur de William James (1842/ 1910), par exemple), penseur moderne typique, disséqué, dans la ligne de la même grande tradition ; qui conçoit la pensée comme un ordre de collecte, l'acte de penser comme suit :

(1) Dans une première approche, notre conscience perçoit ce qu'il appelle la "Qualité", c'est-à-dire la capacité, la qualité, un fait donné purement en soi, sans référence à quoi que ce soit ("absolu") ; - Jean Piaget (1896/1980), le psychologue de l'intelligence, parlerait ici de "centration", c'est-à-dire d'attention sous forme d'absorption dans quelque chose (centrée, l'attention se fondant dans quelque chose) ;

(2) la seconde approche de l'attention se concentre sur ce que Peirce appelle la "Relation", c'est-à-dire la relation : la donnée est vue dans ses relations avec le reste du champ de conscience (avec d'autres "qualités", données) ; Piaget parlerait ici d'une seconde forme d'attention, c'est-à-dire de coordination, d'arrangement.

I. Ordre, taxonomie

Taxis, ordo (Lt), signifie arrangement, ordre, organisation. Nous allons maintenant introduire quelques concepts de base de nature théorique ordonnée.

Différentiel

Le différentiel est une dualité (= dyade, réalité binaire) dont un terme est positif (affirmatif) et l'autre négatif (négatif) et entre lesquels (intervalle) il existe un terme à la fois positif et négatif qui représente un entre-deux. En voici quelques exemples :

gracieux (= gracieux)	nettoyer	élevé (sublime)
humour	laid (inoffensif)	tragique

On peut constater que cet ordre des valeurs esthétiques "propre/impropre" s'étend selon la triade "pas grand/moyen/grand" (= différences d'échelle) Le même schéma d'échelle se retrouve dans le domaine économique :

petite entreprise	moyenne entreprise	grande entreprise
-------------------	--------------------	-------------------

J.H. Walgrave, *Is Christianity a humanism ?* in *Cultuurleven*, 1974/2 (Feb.), pp. 147-156, dit : "Logiquement, trois réponses peuvent être données à cette question : premièrement, le christianisme est un humanisme ; deuxièmement, le christianisme n'est pas un humanisme ; enfin, le christianisme est un humanisme dans un sens, mais pas dans un autre.

W/5

Il s'agit de trois propositions dont le sujet est le même : le christianisme est un humanisme ; ensuite, le christianisme n'est pas un humanisme ; enfin, le christianisme est dans un sens, mais dans un autre sens, pas un humanisme. Ce sont les trois propositions dans lesquelles le sujet est le même : le christianisme. Le prédicat est également le même : l'humanisme. La praedicatio ou le dire est différent : affirmatif, négatif ou sujet à une distinction à observer. Dans ce cas, il ne s'agit pas d'une question d'échelle, mais de similitude et de différence entre deux courants culturels, mais on retrouve les extrêmes opposés avec un moyen terme nuancé. Quel schéma général se cache sous ces deux - trois exemples ? C'est le différentiel de similitude :

identique
totalement
similaire

analogique, analogique
non-totalement similaire
(gel partiel, gel partiel.)

contradictoire
pas du tout égal
totalement
différent

Il existe bien sûr d'autres nuances ou valeurs intermédiaires à gauche (très similaire, assez ou assez similaire) et à droite (assez différent, très différent) du terme moyen.

Eh bien, penser, c'est voir l'unité dans une multitude (c'est-à-dire dans des données ou des qualités) et voir la similitude entre tous les différents. Différence et multiplicité vont de pair, de même que similitude et unité.

Configuration

La configuration est une multiplicité de lieux qui, en tout cas, montre une unité. Théorie de la configuration, combinatoire (cum+ bini =chacun deux ; substantif dit distributif ou cloisonnant en Lt. ; d'où combinare, unir deux à deux, combiner) ; aussi : taxologie. Configuration" peut également être traduit par "forme", mais alors forme de placement.

Exemples : Les différentiels ci-dessus représentent trois lieux, non pas aléatoires ou désordonnés (stochastiques), mais ordonnés selon ce que l'on appelle le morphisme (= principe d'ordre, structure) '-, -/+, +' (si nécessaire avec des valeurs intermédiaires).

Types : La syntaxe (= placement, arrangement) présente deux types principaux :

(a). *Adjuvants :*

un fait est simplement placé à côté d'un autre ; ce type donne lieu à un ensemble, à une classe, c'est-à-dire à la plus large sorte de collection ; nom grec : parataxis, paratactique ;

W/6

(b). Dissimilarité : un fait est “ au-dessus “ (régi), l’autre est “ au-dessous “ (régi) ; donnant lieu à un système ; nom grec : hypotaxis, hypotactique ; un sac de haricots de même couleur représente un ensemble ou une classe (multiplicité d’éléments, de membres) mais avec une unité (= similitude) de caractéristique, ici la couleur ; le sac lui-même dans lequel se trouvent les haricots, est un système (système) une multiplicité de fils, tissés en unité de cohésion (ici la caractéristique commune est la cohésion).

La doctrine des classes (théorie des ensembles) et la systématologie (souvent en grec peu soigné : systemology) en ressortent comme les deux formes de l’hénologie (= théorie unifiée).

Le paradigme ou l’exemple d’école de la combinatoire ou de l’arrangement (= convenance taxologique) est le bricolage : le bricolage pointe vers une unité donnée (= structure, identité) ; le bricolage pointe vers une unité à trouver ; les deux principaux types de comportement combinatoire : avec l’un, la configuration est là ; avec l’autre, elle est constructible (heuristique).

La pensée est la forme adulte (et intellectuelle) du bricolage ; en bricolant, l’enfant (ou le bricoleur) pense implicitement, inconsciemment. Penser, c’est donner une place ou une situation.

II. Doctrine de la clarté.

Penser, c’est interpréter, donner un sens à une donnée. Mais pour ce faire, les données doivent être claires. Le différentiel de clarté le souligne :

(i) On dit d’une affirmation qu’elle est vraie ou fausse, c’est-à-dire qu’elle n’est pas vraie mais qu’elle a l’apparence ou la fausseté d’être vraie.

(ii) en biologie, on parle de génotype (théorie de l’hérédité de Mendel : l’être vivant n’a pas seulement les gènes, mais aussi l’apparence ou la manière d’apparaître correspondante) et de phénotype (phéno- : cf. Gr. fainomai, je (parais) apparais ; fainomenon, phénomène, phénomène ; donc, type d’apparence) ; - que se cache-t-il sous ces deux exemples ?

égal
vrai égal / faux égal (pseudo gel.)

inégale, différente
Vraiment différent/
apparemment différent

W/7

Les applications sont nombreuses.

(1) Les flatteurs, les avocats, les diplomates, les hypocrites (pensez à la diatribe de Jésus à l'égard des Pharisiens), chacun à sa manière, bien sûr, obscurcissent leurs véritables intentions, sciemment ;

(2) L'hystérique ou les hystériques dissimulent inconsciemment leur véritable motif à eux-mêmes et aux autres.

Typologie (= théorie des espèces).

Deux, trois moyens de déguisement, de dissimulation, d'obscurité :

(S. Freud (1856/1939), fondateur de la psychanalyse (étude des facteurs inconscients en psychologie), affirme que le rêve nocturne "condense" en laissant de côté ce qui ne doit pas être exposé ;

(2) **par confusion** et ce double :

(2)a par **déplacement**, emboîtement du voisin (Jantje déplace sa part vers un camarade qui était là ; le rêve nocturne entrelace des éléments contigus) ;

(2)b par **inversion** (le contraire est mis à sa place : Johnny dit carrément qu'il "n'était pas là" ; le rêve nocturne insinue exactement le contraire de ce qu'il veut dire).

En termes philosophiques et scientifiques, l'apparition apparaît sous le nom de problème (ce qui se pose, mais n'est pas résolu (= peu clair, indistinct)) et de mystère (problème qui semble insoluble ; impénétrable).

La critique est précisément le déplacement des données apparentes (esprit ou attitude critique). La modestie typique du philosophe trahit son manque de clarté (fallibilisme, dirait Peirce, sens de la faillibilité).

Ce qu'on appelle le symptôme (tekmèrion) est ce qui apparaît sous l'apparence de la réalité : on pense à ce qu'on appelle la sémiologie (semiologie) ou la symptomologie de la médecine, qui, à travers les symptômes, est confrontée à la maladie elle-même.

W/8

III. Doctrine de la clarté.

Penser, c'est interpréter, donner du sens, mais maintenant vu comme une relation entre le donné (à interpréter) et l'interprétation comme addition, c'est-à-dire une relation - non ambiguë - entre le donné (objet) et le - ce que C.S. Peirce appelle - signe, signe ou symbole qui, dans l'interprétation comme acte, s'ajoute à la qualité, à la relation (= objet de l'interprétation). La clarté est donc : relation entre deux données en vertu de l'addition.

Typologie.

L'interprète ajoute trois types de signes aux données :

- (1). mental : une pensée, (représentation d'une chose, compréhension, concept, contenu de la pensée, introspectif ;
- (2). linguistique : un signe de parole (signe sonore : mots, phrases) et un signe d'écriture (langue écrite).

Théorie des signes (sémiotique (*C.W. Morris, Foundations of the Theory of Signs, in International Encyclopedia of Unified Science 1:2, Chicago, 1938*) ou sémiologie (mais pas au sens étroit de la médecine) (*F. de Saussure (1857/1913, Cours de linguistique générale, 1916)*))

Le signe est tout ce qui remplace (représente, prend la place de) et fait référence à quelque chose d'autre auquel il est ajouté. Ce dernier est le signifié. Les signes sont “ économiques “ (= économiques) : ils sont beaucoup plus “ gérables “ que les signifiés.

Invention des Lydiens (Kl.-Az.), la monnaie, signe de la valeur économique (biens), est beaucoup plus manipulable que les sacs de blé ou autre chose. On met un schéma (par exemple, une carte) dans sa poche, mais pas ce qu'il désigne (par exemple, le paysage lui-même) !

On parle aussi de processus de symbolisation : à un fait donné, on ajoute une image (tableau qui en indique le sens).

Rapport langue/ réflexion

Le mentaliste met l'accent sur le caractère intérieur de la pensée ; le linguiste sur le caractère extérieur ; en effet, il prétend que le langage et la pensée sont pratiquement identiques ou que sans langage aucune pensée n'est possible.

Il est vrai que, en fait, l'enfant grandit dans le contexte de la langue maternelle et apprend à penser dans ce cadre (état d'esprit) ; il est également vrai qu'un signe de parole ou d'écriture clarifie le signe de pensée, oui, le fait passer à la pleine conscience.

Mais - n'en déplaise aux comportementalistes - la pensée est d'abord un processus interne, mental : un enfant, un adulte utilise un mot provisoire (“ça”) pour indiquer ce qu'il a déjà mentalisé (pensé) en lui-même, dans sa conscience, sans avoir le mot (correct) : “Qu'est-ce que c'est ?”.

W/9

De plus : le descripteur comportemental, - fortement, scientifiquement parlant - en s'en tenant à l'extérieur, perceptible par tous, doit, à un moment donné, tenir compte de la simulation, de la feinte (supposer un comportement extérieur qui, selon le code de comportement (= habitude), signifie autre chose que ce que la simulation, la feinte, signifie intérieurement) ; sans un minimum de mentalisme, le comportementaliste ne s'en sort pas. Le comportement externe est un comportement interne : le langage est soutenu mentalement.

Théorie du modèle.

Dans le cadre de la clarté, le terme "modèle" a sa place. Le point de départ est l'addition "un-unambigu" avec ses variantes "un-unambigu" et "plusieurs-unambigu". D'autres noms pour "un-univoque" sont (Russell : one-one relation) "one-one relation" ou (Couturat : "bi-univoque") "bi-univook" (univoque = unilatéral ; ici, donc, bilatéral).

Le caractère unilatéral, mais surtout multilatéral, du symbolisme définit le concept de "modèle". Les Grecs anciens parlaient de réduire la multiplicité dans la réalité à l'unité dans la pensée ; les scolastiques (800/1450) distinguaient entre la multiplicité ou extensio (= taille) d'une pensée et son unité ou comprehensio (= contenu) ;

G.W. Leibnitz (1646/1716), dans la lignée des scolastiques, parle de denotatio (la multiplicité du volume) réduite à connotatio (l'unité du contenu). L'attention peut s'étendre, énumérer ("J'ai babillé alors, et encore, et encore"), vérifier les spécimens, les exemples - dénotatif - ou elle peut résumer ("J'ai babillé trois fois") pour signifier l'espèce, le type, le parangon - connotatif.

Le principe d'économie.

Maîtriser la multiplicité par l'unité, c'est travailler "avec parcimonie" (économiquement). -Petrus Aureolus (d'Auriol) (+1322), un scolastique tardif, a formulé ce principe ("Les raisons d'expliquer quelque chose doivent être limitées autant que possible" : minimisation !);

Guillaume d'Ockham (avant 1300, ± 1350), le nominaliste scolastique tardif, l'a fait connaître. La relation "many-unambiguous" est "économique" : le terme unique "star de cinéma" (connotatif) couvre (se réfère à, dépeint) toutes les stars de cinéma possibles (dénotatif) ; le diagramme unique (schématique) de la composition d'une équipe de football (ligne avant ; ligne médiane ; ligne arrière ; - onze joueurs, quelques réserves ; etc.) est applicable à toutes les places possibles où l'on joue au football. Un bon mot néerlandais pour dénotation serait : la couverture d'un concept ; un schéma (c'est-à-dire la compréhension d'une connexion).

W/10

Modèle réglementaire - modèle applicatif.

Le terme “modèle” s’applique partout où il y a addition. L’addition est isomorphe si la représentation est biunivoque (sinon il y a homomorphisme). Un portrait, par exemple, est un modèle ; une peinture d’une personne est encore un modèle, mais plus “libre” (moins précis, moins univoque) ; une première esquisse de la même personne est encore moins un modèle.

Le terme “modèle” est devenu usuel de deux manières : d’une part, dans le domaine de la logistique et des mathématiques, où le terme “modèle” est principalement compris de manière applicative (par exemple, si $Y=X^2$, alors “ 2 ” au carré est un modèle, c’est-à-dire un cas possible (copie, application) de X^2 parmi de nombreuses autres “interprétations” (= remplacement de symboles généraux par des symboles privés ou singuliers)) ;

D’autre part, dans les sciences de l’expérience, où le modèle est principalement compris de manière réglementaire (par exemple, on parle du modèle atomique de Nils Bohr comme du schéma (noyau, électrons) valable pour tous les atomes possibles) ;

En d’autres termes : d’un point de vue logico-mathématique, le modèle est dénotatif (le recouvrement) ; d’un point de vue expérientiel-scientifique, le modèle est connotatif (la compréhension). Parfois, c’est l’application de la règle ; d’autres fois, c’est la règle de l’application ; - ce qui est compréhensible “parce que la règle est conforme (similaire), isomorphe (Gr. Isos = même ; morphe = forme) à l’application et vice versa, au moins minimalement.

Clair et net selon *Leibniz*.

Dans ses *Meditationes de cognitione, veritate et ideis* (Réflexions sur la connaissance, la vérité et l’imagination) (1684), Leibniz appelle une intuition “prête” (claire) si elle a une portée (couverture) bien définie, “claire” si elle a un contenu bien défini. Question d’accord !

Pour le dire en passant : la définition (= essence) est l’articulation du contenu, la classification est l’articulation de la portée.

Display” est peut-être le meilleur terme néerlandais pour désigner un modèle (qui peut être de nature réglementaire ou applicative).

Informations.

Les concepts de base de la science actuelle comprennent la matière (à la fois concentrique et excentrique ou matière de champ), l’énergie et l’information ; en fait, tout ce qui est un modèle de la réalité est une information sur cette réalité.

Ainsi, le modèle atomique de N. Bohr nous donne des informations, des informations sur les atomes réels, qui se comportent d’ailleurs selon ce type (modèle, exemple, règle) ; ainsi, l’expression “ $4 + 3 = 7$ ” nous donne des informations (ici une interprétation au sens dénotatif) sur la formule “ $a + b = c$ ”, - ce qui fait que les nombres se comportent selon la formule (règle) “ $a + b = c$ ”.

W/11

Emmanuel Kant (1724/1804), l'idéaliste critique, a dit un jour "Ohne Erfahrung sind die Kategorien leer ; ohne Kategorien ist die Erfahrung blind" (Sans expérience, c'est-à-dire sans contact dénotatif avec les réalisations effectives des concepts fondamentaux, les concepts fondamentaux (catégories) sont vides, (pas prêts, dirait Leibniz, sans portée ou étendue) ; sans concepts fondamentaux, l'expérience est aveugle (c'est-à-dire pas claire dans le langage de Leibniz : Il ne "voit" pas, en regardant les arbres, il ne voit pas la forêt). En d'autres termes, sans le modèle applicatif, le modèle réglementaire est vide ; sans le modèle réglementaire, l'applicatif est aveugle.

Par exemple : manipuler un ordinateur, juste comme ça, sans théorie, c'est quelque chose ; mais juste un livre d'informatique avec la théorie abstraite de l'ordinateur, ce n'est pas non plus tout, (le premier est purement applicatif, - expérience ; le second purement régulateur, - concepts et schémas).

Kant veut dire que les deux aspects de l'addition qui sont présents dans le modèle vont ensemble. Montrer un cube (enseignement visuel) est une chose ; apprendre sa description en est une autre (enseignement théorique) ; seuls les deux ensemble constituent une véritable connaissance, une véritable information.

Echantillon bibliogr..

- Kees Bertels/ Doede Nauta, *Inleiding tot het modelbegrip*, Bussum, ' 1969,
- Doede Nauta, *Logica en model*, Bussum, 1970.

Application.

Le jugement (énoncé, assertion, phrase, proposition) est tel que le sujet désigne la réalité sur laquelle on dit quelque chose ; le dire est un contenu de pensée ; le dire exprime la relation correcte entre le sujet et le prédicat.

En d'autres termes, l'humanisme (dans ce sens) n'existe pas dans le christianisme, est faux dans le christianisme, n'est pas un modèle pour le christianisme. Si l'humanisme signifie "réaliser la nature humaine inhérente à l'homme terrestre", alors le christianisme est un humanisme dans un certain sens ; l'humanisme (l'expression) est vrai (= est un modèle pour) dans le christianisme (le sujet), au moins dans un certain sens.

Modèle individuel-concret/ modèle général (universel).

Selon C.S. Peirce, signifier c'est représenter une qualité (quelque chose, prise de manière absolue) et/ou une relation (quelque chose, prise de manière relative) dans un signe, un signe (symbole).

Or, il existe des noms génériques (= symboles de type) et des noms propres (symboles singuliers). Jean est un garçon' a pour sujet un nom propre, pour proverbe un nom de type. Il y a donc un double type de signification ou de symbolisation. Le premier symbolise le général (ce qui apparaît dans de nombreuses dénotations comme identique dans tous), le second l'unique ou le seul et unique (dans l'univers) (ce qui, à travers de nombreuses dénotations, indique toujours la même différence par rapport au reste de l'univers).

W/12

Jean, en tant que garçon, est comme tous les autres garçons possibles, mais en tant qu'individu (= personne unique), il n'est que lui-même à l'exclusion de tous les autres garçons possibles, mais aussi des réalités. Le nom générique fait abstraction (entre parenthèses) de tout ce qui n'est pas un garçon ; le nom propre fait abstraction de tout ce qui n'est pas Jean. Il existe donc deux types d'abstraction.

D'un point de vue historico-culturel : le rationalisme grec ancien et occidental a toujours mis l'accent sur le général ; par exemple, le rationalisme des Lumières (XVIII^e éd.), qui en a été une sorte de point culminant.

Le romantisme (1780/1850), - dans la lignée de celui-ci, l'intuitionnisme, le vitalisme, l'existentialisme surtout, - tous ces mouvements culturels ont mis l'accent sur l'individu-concret : le romantisme a défini l'essence de quelque chose comme le noyau unique et incomparable (d'un événement, d'une œuvre, d'une personnalité) et immédiatement la connotation (la compréhension) est devenue orientée vers l'individu.

Le structuralisme qui y répond est à nouveau rationaliste : l'individu concret n'est qu'une "mousse" au milieu de "structures" (qui représentent l'universel).

Le caractère concret.

Concretus, fusionné ; - il ne faut pas penser que l'individu signifie isolement, individualisme ; au contraire ! Le romantisme a mis l'accent sur l'"unité organique", comme il l'a appelée, dans laquelle se situe l'individu. On l'appelait "Lebensanzheit". Cf. Fr. Schlegel (1772/1829), *Vorlesungen über die Philosophie des Lebens*. L'histoire et la géographie sont des sciences professionnelles, mais leur objet n'est pas tant l'universel que le particulier : il n'y a qu'une seule culture grecque antique ; il n'y a qu'un seul Napoléon ; il n'y a qu'un seul Malines ; - et qui plus est, ces réalités uniques ne peuvent être véritablement séparées du "reste" : l'Hellas se confond avec le Proche-Orient, avec Rome ; Napoléon ne peut être isolé de l'impérialisme français ; Malines ne peut être séparée de son environnement. En d'autres termes, l'individu est concret (= contenu dans un tout, une totalité).

Par "**couleur locale**", on entend le caractère individuel et concret, par exemple, d'un site ou d'un paysage : ce que l'on ne trouve nulle part ailleurs. La heimat (la région de naissance), par exemple, évoque un sentiment chez l'être humain qui est la représentation de cette couleur locale et le sentiment de celle-ci.

La science et l'art.

La science vise avant tout le général ; l'art le particulier-concret. On le voit même dans ce qu'on appelle un "roman à thèse", c'est-à-dire une œuvre d'art qui défend une thèse : l'artiste montre (= caractère déictique ou démonstratif) un cas vivant, unique et concret (= modèle applicatif) et y expose sa thèse (= côté réglementaire), pour ainsi dire en chair et en os.

W/13

Pour résumer. - Le modèle est la représentation point par point (= image unilatérale) de “quelque chose”. Les principaux types sont les modèles réglementaires et applicatifs, ainsi que les modèles propres et génériques. La “symbolisation” est un autre nom pour le modèle.

IV. Structures de signalisation.

Structure. La structure est une relation (= relation fixe, identiquement immuable) entre des données (qualités, relations, signes, - pour parler le langage de Peirce), - on peut aussi appeler cela identité (mais alors partielle) avec G. Jacoby (1881/1969), ontologue dans la lignée de N. Hartmann, dans son *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962), - identité c'est-à-dire entre plusieurs données.

Également uniformité, loi : une loi (par exemple, en physique : l'eau bout à 100°) révèle une relation uniforme, fixe. En musique, cela se produit sous le nom de “thème” (avec de nombreuses “variations” mais où le thème reste inchangé). Invariant est également un bon nom”. Exprimé en grec et donc hénologique) : l'unité dans la multiplicité ! Également “caractéristique commune”.

Typologie. Les espèces suivantes sont éligibles à la dianoétique :

(1) la structure distributive, qui est la base (ce n'est pas pour rien que l'on appelle l'algèbre des ensembles, cette “structure d'ordre”) ; (2) la structure collective ; (3) la structure cinétique ; (4) la structure individuologique ; (5) la structure ontologique.

Wilhelm Windelband (1848/1915), de la Shule de Baden (néo-kantienne), distingue la nomo.thétique de la science idio.graphique.

Nomos, loi (= règle généralement valable) ; -thèse, positio, proposition ; adj. thetikos, thétique ; -science législative ou respectueuse des lois se concentre sur le général (le générique).

Iuios, singulier ; -graphique ; - idiographique ou singulier est science quand il signifie le singulier. Les structures distributives, collectives, cinétiques et ontologiques sont nomothétiques ; l'individuologique est idiographique.

(1) **Structure distributive.** - Georg Cantor (1845/1918), dans ses *Beiträge zur Begründung der transfiniten Mengenlehre* (1895/1897), définit Menge, ensemble, collection comme suit : Tout résumé M(enge) des objets particuliers distingués m de notre perception (= réelle, objective) ou de notre pensée (= idéale, conceptuelle, intelligible)”. Ce résumé est appelé “propriété commune”.

Autrement dit : 1/ étant donné un ensemble de choses ou de processus, 2/ liés entre eux (et donc identiques de ce point de vue) en vertu d'une propriété commune (qui les “résume”, - dit Cantor), - voici une collection. Sa structure est distributive.

W/14

universel	privé	singulier	cas zéro
sexuel	spécifique		
u	p	s	n
Tous (toute la collection.)	Un peu, un peu	Un seul.	Non

Entre les deux : beaucoup (mais pas tous) peu mais plus d'un
Ou, dans la forme configurative (= diagrammatique) du carré logique :

tous (bien) = vous	certain pas = p
certain font = p	tous pas = n

Il convient de noter que “certains” peuvent être représentés par “pas tous”.

Tous	Pas tous	Tous pas
------	----------	----------

Le signe mathématique “supérieur à” ($>$) ou “inférieur à” ($<$) s’applique aux aspects, aux parties de l’ensemble : “u est supérieur à p” ; “p est supérieur à s” (et inversement : “p est inférieur à u” ; “s est inférieur à p”). s” est le cas limite (la plus petite possibilité) de p (ou, au moins, la possibilité limite de celui-ci), d’une part, et “u” est le cas limite de p ; d’autre part : dans ces deux limites, “p” se déplace.

On le voit, par exemple, dans l’exemple classique de structure distributive, la règle de trois : 100% est u, 1% est s, P est l’intervalle à calculer (généralement noté x).

Prenons un autre exemple concret : Jan et Piet : beaucoup. Moins que beaucoup mais plus qu’un : deux garçons. Un : Pete. An, Liesje et Roosje : trois filles. Maria : une petite fille. Six enfants.

Le concept de “classe”. On définit comme “classe” un ensemble ou une collection de ce qu’on appelle des “éléments”, des “membres”, des “collections” qui sont exempts de tout calcul, c’est-à-dire qui possèdent comme propriété commune la simple structure de la division et de la partition. Toute classification est basée sur cela. Par exemple, tout ce qui est rouge dans l’univers, c’est-à-dire toutes les données rouges possibles. Les collections ou les éléments peuvent être interchangeables (par exemple, les feuilles blanches sur lesquelles quelqu’un enregistre un cours) sont tous interchangeables (opération commutative) car ils possèdent uniquement la proportion distributive (= identité) comme propriété commune. Il s’agit d’éléments dits “lâches”, reliés uniquement par la distributivité.

(Également appelée structure systémique ou systématique, elle est présente dans une classe avec plus qu’une identité distributive, c’est-à-dire une cohésion, une cohérence et/ou une adhésion, un être ensemble ou tout autre nom que l’on souhaite lui donner. Les collections ou éléments sont ici de deux ordres :

(i) des parties (= él. naturels) et/ou des sections (= él. artificiels, aléatoires) et

W/15

(ii) les aspects (= propriétés communes, c'est-à-dire non pas des parties ou des sections, mais de l'ensemble vu d'une perspective ou d'une autre (= point de vue, interprétation partielle) ; ensemble, ils forment le tout ou le système. Ils diffèrent les uns des autres si nécessaire (par exemple, les parties du corps, les aspects digestifs, reproductifs), mais sont identiques (= ont une caractéristique commune = sont structurés de manière distributive) en raison de leur "appartenance à un même ensemble ou système".

Fonction

C'est ici que se situe la notion de "fonction" (rôle, dépendance) : le bras, le nez, l'orteil, - tous ont une "fonction" (=rôle) dans l'ensemble du corps ; ou encore : ils sont mutuellement "dépendants" les uns des autres (le nez, le ventre, une fois isolés de l'ensemble, "meurent", en même temps que l'ensemble qui perd son "intégrité" (intégrité, intact) ou même son existence). Sous la forme mathématique : corps = f (bras, ventre, - toutes les parties et aspects) - lire : le corps est fonction de

Typologie

Nous faisons une distinction entre les types de systèmes :

(1) objectale (montrant une vue d'objet) : un tas de sable (très meuble, mais encore un peu cohérent) ; un cristal, un morceau d'acier ;

(2) conceptuel (compréhension) :

(2)a. Au sens commun : 1/ mathématique : un ensemble de points, un système de nombres ; 2/ empirique : un modèle atomique (= ce que l'on met sur papier pour représenter un atome, par exemple), le schéma d'une usine à construire ;

(2)b. formel, axiomatique : 1/ mathématique : un livre de mathématiques modernes, de logistique ; 2/ technique : un langage de programmation pour un ordinateur, mais construit de manière axiomatique.

Note - Parmi les objectifs, on peut également classer les plus complexes : outre les objectifs physiques énumérés ci-dessus au point (1), il y a les objectifs biologiques ("un organisme vivant, un système écologique"), les objectifs psychologiques ("une gestalt" de la perception, une mémoire, l'âme), les objectifs sociologiques ("un groupe de démonstrateurs, une usine ; un système de vente").

Machine. Autrefois, avant l'avènement de la systématologie contemporaine (cf. Ludwig von Bertalanffy (1901/1972), Boulding, Gerard, Hapoport, qui a fondé en 1954 la société de recherche sur les systèmes généraux), le mot "machine" désignait un appareil de nature mécanique ; aujourd'hui, il signifie "système", mais en mettant l'accent sur le fonctionnement du système : un atome est une petite machine, une école normale est une machine sociologique, etc. (il y a un mouvement continu et ordonné ; il y a une entrée et une sortie, etc.)

Systèmes synchroniques et diachroniques (= corrélations).

Le mot "machine" est un système mais il est diachronique. Un autre exemple de système convenu : So., Lun., Di., Mer., Do., Ven., Za., est l'ordre fixe (=programmation) des journées évidemment monotones (et il est circulaire ou cyclique : elles reviennent).

W/16

Les systèmes complexes et compliqués (= compliqués) - les cybernéticiens (= contrôleurs) - depuis 1948 : *Norbert Wiener, Cybernetics (Control and Communication in the Animal and the Machine)*, 1948(1), le livre fondateur de la science du contrôle thématique d'aujourd'hui - fait la distinction entre la complexité (= un grand nombre de parties et d'aspects, de nature différente (par exemple, un jeu de cartes, une école)) et la compliquité (= un grand nombre de parties et d'aspects mais de nature identique (par exemple, un central téléphonique avec d'innombrables cellules identiques n'est pas très "compliqué" mais très complexe)). Une question d'accord sur les conditions !

(3) **Structure cinétique.** Également appelée structure topologique dans son interprétation (spatiale)-mathématique ; ou encore : structure variologique. Des personnes comme Henri Poincaré (1854/1912) - arrangement topologique - ou G.F. Bernhard Riemann (1826/1866) - analyse situs - l'ont signalé comme un fait mathématique fondamental. On pourrait parler d'une structure d'intervalle ou d'espace intermédiaire.

Configuratif :



A, C, B, - ce sont les "lieux" de la configuration ; A et C sont les deux extrêmes, les limites ou les intervalles à l'intérieur desquels B peut se déplacer (d'où le terme "cinétique" ou structure de mouvement ou de changement). Toutes les modifications possibles de B ont pour caractéristique commune d'être enfermées, prises entre A et C. La multiplicité des modifications est régie par l'unité de l'intervalle.

Typologie. - Il existe de nombreux types d'intervalles, autant qu'il y a de types de changements dans l'univers :

physique : on peut donner à une motte d'argile toutes sortes de formes (mouvement des parties qui changent de forme), mais on ne peut pas faire varier sa masse (si on la fait allonger, elle deviendra mince, par exemple)

biologique : la tête et la queue d'un animal (d'où : "je n'y trouve ni tête ni queue" pour dire qu'on ne peut pas y trouver d'ordre) ;

technique : la tolérance ou la capacité de charge des dispositifs (maximum et minimum ; optimum entre deux pessimistes) ;

psychologique : l'irritabilité d'une personne (trop peu, et elle ne ressent rien ; trop, et elle n'en peut plus) ;

microphysique : W. Heisenberg a parlé un jour des "incertitudes" d'un électron dans son positionnement ; pourtant le "jeu" de l'électron peut être saisi dans un intervalle (certitude statistique).

L'approche, le jeu, la flexibilité (pliabilité) impliquent l'intervalle, sont donc structurés (= non sauvages).

Géométriquement : une sphère, un cube, un cylindre sont métriquement différents mais topologiquement identiques ; un anneau (tore) est à la fois métriquement et topologiquement différent des trois formes géométriques précédentes ; les quatre peuvent être considérés comme des déformations d'une forme de masse commune.

W/17

La structure de pilotage ou cybernétique.

Les Grecs anciens, à l'instar de tous les mythes des peuples, ont placé la structure de l'intervalle au centre. *E.W., Beth, Nature Philosophy*, Gorinchem, 1948, p. 36, écrit à juste titre : La société cosmique est régie par une loi divine, dont les lois humaines tirent leur force juridique. Héraclite (-535 / -465) l'exprime ainsi : "Toutes les lois humaines se nourrissent de l'unique loi divine" (Diels (1) 12B, 14).

Cette loi divine comprend maintenant :

(1) une règle pour le cours normal des choses ; (2) une règle qui prévoit une compensation pour chaque déviation du cours normal des choses. Cette loi de compensation - que l'on retrouve encore chez Ralph Waldo Emerson (1803/1882) - garantit l'harmonie cosmique.

Chez Hérodote (-484/-424), cette structure de direction est courante dans sa conception de l'histoire (voir *G.Daniëls, Étude historico-religieuse sur Hérodote*, 1946 : Hérodote appelle cet événement régulateur "kuklos" (cycle, circuit) ; le règne végétal, le règne animal, l'homme, individuellement et socialement, est "dirigé" (gouverné, gouverné, dirigé) par cette structure (o.c., 93/94)).

Platon (-427/-34.7), par exemple *Timaios* 32A; -également *Aristote* (-384/-322), par exemple *Politica* 5:5 (constitutions

1. qui s'écartent (= par.ek.basis) de la bonne direction (= telos, but) et

2. Ils connaissent tous ce schéma de pilotage auquel, depuis 1948, *N. Wiener, Cybernétique*, a donné une élaboration technique mathématique "règle/déviation/récupération (= feed back)".

La déviation montre la marge de manœuvre dont dispose un système orienté vers un but (et en même temps l'intervalle), mais la multiplicité des déviations est réduite, par la rétroaction, à l'"unité" du but.

En d'autres termes, toutes les déviations possibles ont une caractéristique commune, à savoir d'être neutralisées par des correctifs et d'atteindre ainsi l'objectif unique et immuable. Ainsi, Hérodote dit que les animaux craintifs et dévorants sont fertiles, tandis que les animaux cruels et attaquants ont peu de descendance, - ceci afin de préserver l'équilibre (= objectif commun des deux types de fertilité).

Ainsi, tous les mythes de l'humanité parlent d'une préhistoire paradisiaque, qui est suivie d'une chute - en tant que déviation de l'objectif divin - mais avec la perspective d'un rétablissement - en tant que réorientation vers l'objectif divin. Schéma cybernétique : but, déviation, récupération, objectif.

La densité - rappelez-vous la définition d'Einstein de la matière comme énergie concentrique et du champ comme énergie excentrique - implique le même intervalle mais avec beaucoup plus d'éléments que dans la dilution.

W/18

(4) Structure ontologique.

Classe, système, intervalle - ce sont les trois identités qui nous permettent d'ordonner les données. Nous devons maintenant situer ces trois éléments dans la structure ontologique. Après tout, il existe une collection qui comprend toutes les autres, à savoir ce que la philosophie appelle : l'être.

En face de l'"être", dit-on, il n'y a rien, - qui n'est rien et ne peut donc être opposé à rien ! Parler et penser n'est pas la même chose ici : le "néant" ne signifie "être" que dans la mesure où il n'y a tout simplement rien en dehors de cet "être". Par définition, l'"être" comprend : toute réalité possible ; tout ce qui n'est pas rien ; tout ce qui est, cependant, quelque chose.

Une conjecture n'est pas rien mais quelque chose. Une simple possibilité n'est pas rien, mais quelque chose : la crainte d'une possibilité prouve qu'elle est plus que le néant total ou absolu : le calcul avec les possibilités prouve la même chose.

Passé, présent, futur Ils sont "réels", mais tous ne sont pas réellement réels. Le passé n'est plus (compris : actuel) réel. Le présent est (actuellement) réel. L'avenir n'est pas encore (actuellement) réel. On ne confond pas la réalité effective avec la réalité sans plus. A1Ce que quelque chose est - fantaisie, réalité simplement possible mais jamais réalisée - est toujours une partie, un aspect, un élément de l'"être".

Collection transcendantale. Transcendental (de "transcendant") est **1/** universel **2/** mais absolument ou absolument universel. Seul l'"être" est universel de cette manière, car il n'y a absolument rien en dehors ou au-dessus de cet ensemble, pas même Dieu, qui est transcendant dans le sens où il dépasse et transcende le fini et la création, mais pas transcendant dans le sens d'être. Après tout, Dieu est aussi "quelque chose" et donc, en ce sens, il relève de l'ensemble de l'être.

Autres noms. Absolument tout, l'univers est un autre nom pour la collection absolue : la caractéristique commune qui fait que tout ce qui est quelque chose, un, est juste ce "quelque chose" être, non-être. L'ensemble de l'être est englobant ou transcendantal. Absolument tout appartient à la classe de l'"être" (= quelque chose), au "système de l'être", absolument rien n'est en dehors ou au-dessus de lui. - Tous les universaux ordinaires sont subordonnés à l'universel global.

Il y a un aspect synchronique à cela : l'espace sans plus est l'état d'esprit dans lequel l'univers, offre un lieu à tout être possible ; l'aspect diachronique : le temps (sans plus) est la configuration dans laquelle l'univers offre un lieu à tous les moments du temps ; tous les événements "ont lieu", disons-nous, dans l'être comme temps, comme le temps.

Ontologie. À on, ens, être ou quelque chose. L'ontologie étudie l'être, l'univers, l'espace et le temps, tous aspects d'une même chose. C'est le cœur de toute philosophie.

W/19

Remarque : on distingue parfois entre “ transcendantal “ et “ transcendantal “, car Kant a utilisé le mot “ transcendantal “ - d’une manière qui lui était propre.

(5) Structure individuelle (= idiographique) :

La structure inhérente peut être déterminée comme suit :

1/ Non pas un ensemble universel quelconque (= genre, genre), mais l’ensemble absolument universel ou transcendantal de l’être ;

2/ La division (= partition) de cette collection d’être et qui est dyadique, c’est-à-dire double (= complémentation de l’être).

Le réel est l’individu (in.dividuum quelque chose d’indivisible ; idion = quelque chose d’unique) dans son unicité, ou singularité, c’est-à-dire ce qui le distingue de tout autre être.

Singulier” n’est pas individuel. Le singulier est chaque élément séparé au sein d’une collection universelle ou privée ; mais l’individuel est chaque singulier, chaque chose singulière dans la mesure où elle se situe dans l’”être”. C’est précisément pour cette raison qu’il est irrémédiablement unique, singulier sans faille. Par exemple, moi et le reste (= complément) de l’être ; cette pierre ici et maintenant contre le reste non seulement de toutes les pierres, mais de tout l’être. Cet ici (synchronique) et maintenant (diachronique) est la circonscription de l’individu.

Le caractère concret. L’indication “hic et nunc” (ici et maintenant) souligne que l’unicité ne doit pas être comprise isolément, mais ensemble, c’est-à-dire dans la cohésion. Être individuel ne signifie pas être sans cohésion, au contraire. La totalité est le cadre de pensée dans lequel se situe l’unique. Le fait qu’il s’agisse d’une structure réelle est démontré par le fait que la différence avec le résidu d’être (être-complément) est la caractéristique commune qui rend identique la multitude illimitée de données sur un individu dans sa cohérence concrète.

Une monographie sur, par exemple, une religion au Zaïre dépend de l’identité, par exemple, de la tribu sur laquelle elle porte : l’auteur fait abstraction de toutes les autres tribus, sauf si elles ont un rapport avec la seule tribu sur laquelle porte la monographie. On pourrait donc aussi parler d’une structure monographique (monos = seul, sans tous les autres).

Une biographie, par exemple, a le même point de vue : quelle que soit la richesse, la variété, le trésor de données sur une personnalité, toutes les données ont une seule et même caractéristique commune : être informatives sur une seule personne, en faisant abstraction de toutes les autres. L’être (et pas seulement une collection) est soumis à cette dichotomie (=complémentation).

Deux variantes. Du romantisme (en particulier du romantisme allemand) est née l’herméneutique (Dilthey (1833/1911) ; avant lui, Schleiermacher (1768/1834)) qui voit l’individu dans sa situation (ensemble des circonstances qui le concernent) ; d’autre part, la dialectique (Hegel (1770/1831), Karl Marx (1218/1883) qui voit le groupe unique dans la “Ganzheit” (= totalité).

W/20

Ces deux méthodes philosophiques ont pour toile de fond la science naturelle mathématique moderne, née sous l'influence de Galilée et que les rationalistes des Lumières ont interprétée comme un modèle de culture, avec une vision unilatérale de l'universel.

La discussion entre les existentialistes et les structuralistes - l'un considère l'individu comme un élément central de l'histoire, l'autre comme une mousse parmi les structures - a quelque chose d'une tragique ironie : malgré l'accent mis sur la "structure", les structuralistes ne voient apparemment pas assez que l'individu-structure est une structure irréductible (= une caractéristique commune, à savoir l'appartenance au seul et unique individu ; dans sa différence avec toutes les autres données possibles dans son cadre, et dans sa cohérence (= concrétude), définit une fois pour toutes une collection avec sa propre distributivité).

On constate la même lacune de la science non romantique quand on lit par exemple *René Girard, Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, 1978, - il reproche à Platon de ne voir la mimesis, l'imitatio, l'imitation que dans un sens théorique de modèle et non dans un sens "appropriatif" (c'est-à-dire le fait que tous les êtres humains imitent les autres dans le désir de posséder la même chose et entrent ainsi en conflit les uns avec les autres : rivalité, etc...).

Mais, si l'on lit *Gilles Deleuz, Différence et répétition*, Paris, 1972 : Répéter, "c'est se comporter, mais par rapport à quelque chose d'unique, ou de singulier, qui n'a pas de semblable ou d'équivalent." (p.7), alors on remarque que l'imitation sera inévitablement non pas une répétition plate mais une réitération créative (car individuelle unique) de ce que d'autres ont fait. Ce que Girard oublie trop souvent.

F.W.Schelling (1757/1854), distinguait la philosophie "négative" (c'est-à-dire ne travaillant qu'avec des données non individuelles) et la philosophie "positive" (c'est-à-dire travaillant également avec des données individuelles) : la première pose le Was (= concept général), la seconde le, Dasz (= être réel). La distinction entre "légitime" (évidemment légal ou licite) et "opportun" (en fait approprié) pointe vers la même chose : les circonstances concrètes peuvent être telles que quelque chose qui est permis en soi (in abstracto) est en fait inadmissible, en raison d'une structure idiographique, c'est-à-dire le fait que le concept d'"être" n'est pas le même que le concept d'"être". Comparez à cela le couple "structurel/cyclique".

Conclusion : L'individu, pris concrètement, a son caractère propre de distributivité, de systémativité, de temps et d'intervalle et n'est définissable que dans une perspective ontologique. En d'autres termes, elle "répète" les quatre autres structures de base (pour parler avec Deleuze) à sa manière,

Les structures telles que les cinq décrites sont des modèles de modèles : c'est pourquoi on les appelle des structures de clarté. Ils réglementent (modèles réglementaires) tous les autres.

W/21

Structurel et structurel.

Le structurel est tout ce qui est cohérent avec la structure (représentation) et/ou lié à elle (système). Structural” signifie le travail inconscient de l’homme sur les structures : le structuralisme actuel, dans la lignée de Marx (les structures sociales inconscientes donnent naissance à l’idéologie), de Freud (les mécanismes inconscients “manipulent” notre comportement conscient) et de Saussure (les structures inconscientes régissent le discours conscient de l’homme), met l’accent sur l’éthique du travail structurel de l’homme.

La doctrine de la pensée est donc un processus de conscientisation : ce que nous organisons sans ambiguïté, selon des structures (terme combinatoire), des identités (terme tautologique ou identitaire) ou des invariants (terme variologique), nous apprenons dans la doctrine de la pensée à le transposer consciemment et à le contrôler de plus en plus. Nous clarifions, pour citer Husserl (1859/1938), le fondateur de la phénoménologie intentionnelle (qui étudie la “conscience orientée vers l’objet”), l’”horizon” dans lequel se déroule notre “vie consciente” (et surtout la pensée).

V. Structures de clarté implicites.

Point de départ.

Les héritages, dit G. Jacoby, sont la base de tout raisonnement. Les inhérences sont, dit-il, des identités partielles : “L’intelligence est inhérente, disons-nous, au fait d’être malade”. “ L’effet, de toute façon, est inhérent à la cause “ (“ Celui qui se brûle doit s’asseoir sur les coups “ !) ; “ La partie est inhérente au tout “ ; “ Celui qui joue avec le feu risque de se brûler “, c’est-à-dire que “ le danger, la possibilité de se brûler, est inhérent au fait de jouer avec le feu. “

Derrière ces héritages se cachent des structures (distributives : du tout (compris comme u) à la partie (comprise comme p ou s)) ; collectives : du tout (compris comme cohérence) à la partie (comprise comme aspect, partie ou portion), de la brûlure à l’assise sur le coup, de la cause à l’effet ; cinétiques : de toutes les possibilités (= intervalle) - de jouer avec le feu à (l’unique possibilité de) se brûler ; etc.)

Implication (confinement).

L’implication est la même chose que l’héritage (= lien indissociable) mais en sens inverse : “La cause implique l’effet (inclut, englobe)” ; Jouer avec le feu implique le risque de se brûler, Être malade implique le chagrin.

Nous présentons maintenant, comme configuration typique pour le raisonnement et la méthode, le différentiel suivant

Phrase 1). Conclusion ou Phrase 1 → Conclusion ou Imp(Phrase 1, Conclusion) ; c’est-à-dire que la préface implique la postface.

Théorie ou méthodologie du raisonnement.

Les structures de clarté implicatives éclairent notre raisonnement et notre méthode, c’est-à-dire notre démarche, notre approche d’un sujet d’étude. Théorie de la méthode = méthodologie, c’est-à-dire théorie du raisonnement appliqué.

W/22.

VA. *Syllogistique (Syllogisme).*

La première structure et la structure de base, la distributive, se manifeste dans le raisonnement strictement syllogistique ou le discours de clôture. Il contient deux prépositions (de Maior (= M) ou règle (Rg)”, le mineur (= m) ou application (Ap)) impliquant une postposition (de conclusio (= C) ou résultat (Rs)).

Les deux prépositions sont également appelées prémisses et les postpositions la conclusion, l’inférence. On parle aussi de deux antécédents (un antécédent + un autre : ce qui vient en premier) et d’un conséquent (ce qui suit).

Les zamels ou éléments sont des jugements, des propositions, des déclarations, des assertions (ou tout ce que l’on veut appeler un jugement), c’est-à-dire des expressions dans lesquelles quelque chose qui fonctionne comme sujet ou matière est dit (exposé) comme une affirmation, et ce avec une prétention à la vérité.

Configuration.

$Rg \wedge Ap \rightarrow Rs$ ou $M \wedge m \rightarrow C$ ou $Imp (Rg \wedge Ap) \rightarrow Rs$.

Il existe deux transformations (= transfigurations, transformations de la configuration ou de la figure) de cet algorithme (c’est-à-dire du complexe de signes ou de la configuration qui peut être interprété de plusieurs manières (comprises comme des modèles applicatifs) :

$Ap \wedge Rs \rightarrow Rg$ (= implication inductive) $Rs \wedge Rg \rightarrow Ap$ (= implication abductive),
où la première est appelée implication déductive.

Le signe “ \wedge ” signifie “en même temps”, “et”. Dans la lignée de C.S.Peirce, *Deduction, Induction and abduction (Hypothesis)*, dans *Popular Science Monthly*, 1878, nous appelons la déduction “dérivation analytique” et l’induction et l’abduction ensemble “dérivation réductive” (également appelée “synthétique”).

Syllogisme déductif.

Modèle formulé de manière catégorique (= formulé de manière assertive)

Tous les haricots de ce sac sont blancs. ----- = Rg (= modèle réglementaire)

Eh bien, ce haricot vient de ce sac. ----- = Ap (= modèle applicatif) -
Singulier.

Donc (= par conséquent) ce haricot est blanc. ----- = Rs

Ou encore : Ces haricots proviennent de ce sac ----- = Ap (privé)

Donc ces haricots sont blancs. ----- = Rs.

Modèle hypothétique (conditionnel) :

Si (// puisque) Rg. Tous les haricots de ce sac sont blancs, (= toi). Et

Ap. S : ce haricot vient de ce sac, P : ces haricots viennent de ce sac,

Puis (// puis aussi) Rs. : ces haricots sont-ils blancs (p) ce haricot est-il blanc (s).

Un autre exemple : Tous les hommes sont mortels. Eh bien, Socrate est humain. Donc Socrate est mortel. Ou hypothétique - quelle que soit l’implication linguistique. Si tous les hommes sont mortels et que Socrate est humain, alors Socrate est mortel. On voit que mentalement les phrases catégoriques ou assertoriques coïncident avec l’hypothétique, pas linguistiquement.

W/23

On voit que la condition, pour conclure déductivement valide ou correct, est de rester à l'intérieur d'un seul et même (identité, propriété commune), ensemble (en tant que classe, c'est-à-dire compris de manière purement distributive) dans les trois composantes du syllogisme : structure distributive.

Variante.

Jan Lukasiewicz (1878/1945), logicien polonais, formule la déduction de manière méthodologique :

(Loi hypothétique :)	Si A, alors B.
(Essais empiriques, expérimentaux :)	Bien A,
(distractive :)	Donc B.

Cet algorithme (symbole composé ; ouvert aux modèles applicatifs ou aux interprétations) est illustré (extrait) comme suit :

A = u = toute l'eau bout à 100° C ;
B = p ou s = cette eau, qui bout à 100° C.

Par conséquent, l'algorithme de Lukasiewicz, interprété en termes d'"eau bouillante à 100° C" (= modèle applicable), est le suivant :

"Si toute l'eau bout à 100° C, alors cette eau et cette autre bouillonnent à 100° C" (Si A, alors B). Eh bien, toute l'eau bout à 100° C. (= puits, A ; c'est-à-dire la loi valide régissant l'ébullition). Donc cette eau et celle-là bouillent à 100° C. (= Si B).

Parallèle : si tous les hommes meurent, alors cet homme et cet homme meurent (= si A, alors B). En fait, tous les hommes meurent (= Well, A). Par conséquent, cet homme et cet homme meurent (= Par conséquent, B).

Évaluation modale. - La structure modale repose ou tombe avec 'N' (= nécessaire) et de là, la configuration suivante (différentielle) :

N (= nécessaire)	-N (= non nécessaire)	N- (= non nécessaire)
N (négation)	(= pas nécessaire)	(= impossible)
	(= possible)	

Puisqu'il y a trois variantes, il y a trois modalités : nécessaire, possible, impossible. La déduction, en raisonnant de u (= tout) à p (= certains) ou s (= un) (p ou s sont inhérents à u ; u implique p ou s) est nécessaire. Il n'en est pas de même pour les deux variantes représentant la réduction.

Syllogisme inductif.

Algorithme : Ap ^ Rs). Rg. Interprétation (= exemples)

Peirce : Ces haricots viennent de ce sac. Eh bien, ces haricots sont blancs. Donc tous les haricots de ce sac sont blancs.

Implicitement déclaré : Si ces haricots proviennent de ce sac et que ces haricots sont blancs, alors tous les haricots de ce sac sont blancs.

Lukasiewicz : Si A, alors B. Donc A. - Ap : Si toute l'eau bout à 100° C, alors telle et telle eau. Eh bien, cette eau-ci et cette eau-là bouillent à 100° C. Donc toute l'eau bout à 100° C.

W/24.

Évaluation modale.

La dérivation (= implication, héritage) est non nécessaire, possible, parce que de la partie distributive (= on prend un échantillon stochastique, aléatoire, désordonné (= p ou même s) dans un ensemble, et de cette partie on conclut au tout distributif (= du sous-ensemble ou espèce ou singulière (= membre) on conclut au tout ou ensemble universel). Ab uno disce omnes : Si tu en connais un, tu connais tous. (Raisonnement risqué).

Mais la possibilité n'est pas seulement non nécessaire : la déduction n'enseigne rien de nouveau (elle est tautologique : le tauton ou le fait de dire la même chose) ; l'induction, si : c'est la généralisation sur la base d'un échantillonnage. Toutes les sciences empiriques, dans la mesure où elles établissent une loi (maturité), une uniformité dans l'univers, font ce raisonnement inductif : à partir des faits, elles arrivent ainsi à des lois. Dans l'échantillon ils testent la distribution universelle (= loi)

Syllogisme abductif.

Algorithme : $R_s \wedge R_g$. Ap. - Exemplification :

Peirce : Catégorique : Ces haricots sont blancs. Eh bien, tous les haricots dans ce sac sont blancs. Donc ces haricots proviennent de ce sac.

Hypothèse : Si ces haricots sont blancs et que tous les haricots de ce sac sont blancs, alors ces haricots proviennent de ce sac.

Variante : si Socrate est humain et que tous les humains sont mortels, alors Socrate est humain. (// Il s'appelle Socrate et est mortel : qu'est-ce que c'est ?)

Évaluation modale. Là encore, dérivation non nécessaire ; car on ne sait pas avec certitude de quel ensemble provient l'échantillon : on cherche une classe distributive ! La faiblesse modale est mieux démontrée dans les devinettes : "Il est blanc et voici une collection de choses blanches : d'où vient cette chose blanche ?". Réponse : "Peut-être de cette collection de choses blanches". L'induction avait aussi cette forme d'énigme. Mais l'énigme se propose d'expliquer : si cette chose blanche provient de cette collection de choses blanches, alors on comprend pourquoi elle est blanche. Le pourquoi des choses répond à la faim abductive de notre esprit. La science, toute la pensée, a un tel aspect abductif.

Par exemple. Théorie de la déviation du raisonnement syllogistique.

La norme (= règle) est le raisonnement ou syllogisme strict ou purement distributif. Les écarts sont instructifs (= instructifs).

(1) **Déviation de forme.** L'enthymème (enthumèma, dit Aristote, c'est-à-dire quelque chose qui est purement mental, intérieurement présent) est un syllogisme mais avec des parties cachées (subdivisées, implicites). Par exemple, "Tous les hommes sont mortels. Donc Socrate est mortel". Inversé Socrate est humain.

(2) **Écart de validité.** - La déviation ici est le signe d'implication. En un sens, l'induction et l'abduction sont déjà une déviation de validité, mais une déviation fructueuse, heuristique (heuresis = inventio = invention) - elle met en route. La déviation complète est le paralogisme (erreur de raisonnement ou de pensée inconsciente) et le sophisme (erreur de pensée consciente) omettant ou confondant l'erreur de raisonnement.

W/25.

Exemple : “Là où est ton trésor, là est ton cœur. Eh bien, votre trésor est dans ce coffre. Donc ton cœur est dans cette poitrine”. Le terme “trésor” est ici évidemment ambigu : tantôt métaphorique, tantôt matériel. Sauf dans une situation ironico-humoristique : un homme avide, avec sa valise pleine de titres et de billets de banque, a son “cœur” dans la valise !

“Cum hoc ; ergo propter hoc”. (= en même temps, donc à cause d’elle) : de la simultanéité on ne peut pas encore conclure à un lien de causalité (ex. Johnny était là quand il y avait du bruit ; donc il n’était pas l’instigateur ; - on confond être ensemble et instigation (voir ci-dessus p. 7 : ambiguïté !).

(3) *Raison de fermeture non distributive.*

Le raisonnement syllogistique strict est purement distributif. Cependant, il existe des déviations structurelles : où la règle (Maior) représente une structure plus que distributive.

a/ Règle collective.

Exemple enthymatique : “Ici, dans cette forêt, se trouve un panache de pigeon. Donc les pigeons vivent ici quelque part.” Caché : la partie implique le tout. Eh bien, un panache est une partie de l’oiseau. Donc ça implique l’oiseau.

Tp : “Bien, voici une plume, etc.”. Un système se cache derrière ce raisonnement, à savoir la colombe, composée de plusieurs parties, dont les plumes.

Exemple enthymatique : Descartes (1595/1650), père de la philosophie moderne (fondée sur la science exacte, genre Galilée), a dit : “Je pense ; donc je suis”. En d’autres termes, ma pensée implique mon existence réelle. L’être humain conscient (“penser” désigne ici toute activité consciente, - au sens très large) est un système : son existence réelle et sa conscience ont une caractéristique commune, celle d’appartenir à une seule personne. Cette structure constitue la règle (Maior) pour le Tp. (mineur). Je pense ; donc, je suis’.

Mais attention : on ne peut pas simplement associer collectivement toute existence factuelle à la pensée (conscience) ; car une pierre existe aussi factuellement, mais son existence n’implique pas la conscience (la conscience n’est pas inhérente à la pierre - être !). Seule une certaine existence factuelle (p) implique la conscience.

Exemple enthymatique : “Nous sommes aujourd’hui jeudi ; après-demain sera donc samedi”. Règle : la structure de la semaine (D. L. M. M. J. S. D....), une programmation ou un ordre circulaire (cyclique). Tp : “aujourd’hui = jeudi), après-demain samedi”.

Raisonnement enthymatique : “Là où il y a de la fumée, il y a du feu”. Rg : le système (syn- et diachronique) du combustible, du mécanisme d’allumage, de la flamme, des cendres, etc. (tous les éléments, parties et aspects du système unique “feu”). (tous les éléments, parties et aspects du système unique “feu”). Tp. : la fumée, un des aspects du feu, implique - structure collective - l’ensemble du “feu”.

Enth. Exemple : “Si un fils, alors un père”. Rg. : la relation de causalité “père/fils” (“avec une double complication : le père implique le fils ; le fils implique le père). Ap : - si un terme, alors l’autre”. Autant pour les modèles déductifs.

W/26.

Modèles inductifs et abductifs.

C. Berge, *Principes de combinatoire*, Paris, Dunod ; 1968, qui, à la p. 2, définit le concept de “configuration” comme “la représentation d’un ensemble d’objets dans un ensemble abstrait et fini pourvu d’une structure connue”, dit néanmoins, à la p. 4ss. qu’une des tâches possibles de l’étude de la configuration ou taxinomie est : la recherche d’une configuration inconnue. C’est la tâche du raisonnement collectif in- et abductif.

L’archéologie (= antiquité), qui étudie, par le biais de vestiges (fossiles), la croûte terrestre (géologique), le règne végétal (biologique végétal), le règne animal (biologique animal) et l’homme (anthropologique, culturologique) du passé, est, par le biais de fragments (c’est-à-dire de parties et d’aspects de systèmes du passé), à la recherche d’ensembles (la structure de la croûte terrestre - la construction des plantes, des animaux, des corps humains - paléontologique ; le mode de vie, culturologique). De même, l’archéologue ne cesse d’enlever et d’induire : ce morceau d’os est peut-être animal, peut-être humain (conjecture = enlèvement). Une fois qu’il a été localisé (situé : activité taxinomique !) chez le grand singe, par exemple, la phase inductive suit : tous les grands singes sont-ils pourvus d’un tel type d’os ?

Supersystèmes/sous-systèmes.

L’archéologie du XVIIIe siècle découvre la séquence (= ordre) “âge de pierre/âge de bronze/âge de fer”, c’est-à-dire un système diachronique de systèmes (espèces culturelles). Ce super-système “pierre/bronze/fer” devient opérationnel en 1816/1819 grâce à C.J. Thomson (1788/1865) et son musée à Copenhague : il conçoit ce schéma comme une chronologie relative pour les découvertes de l’Europe du Nord-Ouest. J.Worsaae (1821/1885) a approfondi ce point.

Sven Nilsson (1787/1883) a découvert (1841) un autre schéma historique culturel : “état sauvage/nomadisme pastoral/agriculture sédentaire/civilisation” par l’étude des primitifs contemporains. Il s’agit d’un deuxième système diachronique, super ou global, construit à partir de sous-systèmes, patiemment, in- et abductivement, par une recherche guidée par la structure collective ou systémique. Tout raisonnement, toute méthode est porté par cette identité caractéristique à travers toutes les données.

Exemple d’école : - L’enseignant se promène avec les enfants dans un parc. Soudain, un enfant trouve une plume : de quel oiseau vient cette plume ? (enlèvement). Tous les oiseaux de cette espèce ont-ils cette plume (induction) ?

b/ Règle cinétique.

Quelqu’un veut rencontrer quelqu’un. Il sait que cette personne se rend au travail tous les jours, en empruntant éventuellement trois routes (c’est-à-dire que le slack contient un intervalle avec trois variantes). Le premier jour, il s’alignera le long de la route 1, le second le long de la route 2, et ainsi de suite. Il choisit parmi le faisceau de possibilités (d’intervalles). Pourquoi ? Parce que la structure des intervalles le préside de manière (in)consciente : de l’intervalle des changements, il déduit successivement son choix.

W/27

Modèles inductifs et abductifs.

Comme pour la structure collective et distributive, ainsi pour la structure topologique : on cherche la configuration inconnue dans, de manière abductive.

Quelqu'un sait que quelqu'un va au travail tous les jours, mais il ne sait pas (précisément) où il travaille et par quel chemin il arrive à son travail : ici, la déduction à partir de la structure d'intervalle la plus générale est recherchée de manière abductive (où quelque part ?) et inductive (toujours, dans tous les cas). On voit ici, une fois de plus, que les raisonnements modalement faibles comme le sont de-, ab- et l'induction, ont néanmoins une valeur heuristique (en passant, en mettant). Il s'agit de la déduction qui recherche un intervalle et ses possibilités (= variations) ; ce sont des déductions variologiques. Toutes les alternatives sont régies par la structure cinétique : soit a, soit b, soit $a \wedge b$.

c/ Règle idéographique.

Exemple scolaire : l'authenticité ou l'authenticité d'un texte ou d'un tableau. - Pour la plupart des textes anciens et médiévaux, par exemple, les manuscrits originaux (= originaux) ont été perdus. Il s'agit donc ici de trouver la configuration d'une donnée individuelle (= cas heuristique, similaire aux cas cités ci-dessus). Les copies existantes sont comparées (synchroniquement) ; leur origine est établie (connexion diachronique : qui a copié de qui ?); les erreurs et les changements (les transpositeurs ont parfois délibérément changé un mot, un passus !) lors de la transcription sont enregistrés. Que cherche-t-on à travers tout cela (ab- et inductivement) ? Le texte original, unique.

Par quel type de raisonnement cette recherche est-elle guidée ? Par la structure individuologique, base de la déduction et de ses variantes, ab et induction” .

Autre exemple : on cherche à distinguer les faux tableaux des tableaux authentiques ou réels. La question qui se pose est la suivante : “Quel est le tableau qui est vraiment le sien ?”. L'expression “sien” est caractéristique de l'individualité et de son caractère concret (= cohérence de ce qui est “sien” à l'exclusion de tout autre).

Justice - Le “mien” (“de moi”) et le “tien” (“de toi”) donnent la même authenticité, mais légale.

La critique de Marx de l'”Entfremdung” (“dépossession”, aliénation) a le même fondement individuologique : le prolétaire n'est pas “lui-même” (“er ist sich entfremdet”, dit Marx dans la langue de Hegel) mais désormais comme membre d'un groupe : le “seigneur” exploite l'”esclave”, c'est-à-dire qu'une classe dépossède l'autre classe de ce qui lui est dû (de ce qui est “sien”). L'individualité s'applique également aux groupes (individualité collective).

On peut constater que l'authenticité est parfois connue, parfois perdue.

Conclusion.

Le raisonnement asylogistique est d'abord l'individuologique (ensembles dont il n'existe qu'un seul élément), mais, fondamentalement, aussi le collectif et le variologique, en ce qu'il représente plus que la distribution (= répartition d'une propriété sur au moins un singulier)

W/28

VC. Implication pragmatique. Typologie (types d'implication ; son utilisation).
phrase 1). Concl. - c'est toujours notre sujet, comme dans VA et VB, mais maintenant situé dans des situations humaines (psycho-sociologiques).

(1) Clarification. (28/30) Deux-trois types de clarification :

a/ Possibilité ou a priori - condition.

I. Kant l'a rendu célèbre : il a recherché les conditions de possibilité de la physique mathématique galiléenne qui triomphait à son époque rationaliste. Qu'est-ce que cela signifie ? Il a placé les propositions de la science naturelle exacte de son époque comme postulats d'implication(s) : les conditions a-priori sont les prépositions.

Exemple quotidien : nous sommes mis devant le fait accompli ; nous nous demandons comment une telle chose est possible ? C'est ce que Kant a fait avec la science exacte de la physique : quelles praesupposita (= présuppositions), prémisses, donnent lieu à la physique mathématique ?

a priori (= possibilité) . mathématique. physique.

“Comment la physique mathématique est-elle concevable ?” C'est la même question avec un mot différent, en mettant l'accent sur le côté logique.

b/ Un comportement comme si.

Doublement, l'homme se comporte à la recherche de l'inhérente

b/1. Le lemme.

Lemma, sumptio, anticipatio, pure supposition. - Platon l'a introduit afin d'organiser ses “idées” (= modèles de choses et de processus, directions) au sein de ce qu'il appelait “zoön noëton” (= animal intelligible, organisme de contenu de pensée ; nous dirions aujourd'hui : “un système”). Platon appelait cette opération “sun.agogè” (conductio, conduction).

Il se composait de deux étapes :

Première étape : le lemme : ce raisonnement se lit comme suit : “ A supposer que nous connaissions ce que nous ne connaissons pas, qu'est-ce qui alors (est) déduit, inféré ou abducté ? “. Paradigme : “Si Johnny n'avait pas appris sa leçon ? (à commencer par le fait qu'il ne connaît pas sa leçon). “Qu'aurait-il donc fait pour en être sûr ?”.

Deuxième étape : la dérivation, déjà indiquée ci-dessus : “ Qu'est-ce qui découle logiquement de cela ? “, cette étape que Platon appelle “ analisis “ (résolution), la dissection, avec ses déductions.

En bref : la méthode lemm.-analytique.

b/2. Le doute méthodique.

L'implication lemmatique ‘Phrase 1 (comme si elle était connue). Concl. est maintenant inversé dans sa préposition : “Phrase 1 (comme si elle n'était pas connue)”. Concl.

Les académiciens ultérieurs (= Platonici), Arkesilaos (-314/-240 ; deuxième Académie), Carneades (-214/-129) ; troisième Académie)) ont introduit le doute méthodique comme leur méthode : “J'en suis certain. Mais si je doute. Et alors ? Descartes, dans sa lutte contre le scepticisme, a pratiqué un tel “doute méthodique” platonique (si je doute, alors je “pense” (= je suis conscient) ; si je (W/29) pense, alors je suis : le doute mène à la certitude).

W/ 29

Pour résumer : “Supposons” que nous savons ce que nous cherchons” / “Supposons” que nous ne savons pas (= cherchons) ce que nous savons (déjà trouvé)”. On sent que l’analyse (lemme) et le doute méthodique sont deux opérations implicatives proches l’une de l’autre : Comme si le comportement).). Et alors ? (= déduction ; dans, abduction).

c/ Le pragmati(cisti)sche maxime (maxime).

C.S. Peirce a introduit l’hypothèse dite de travail. Comment raisonne-t-il ? Phrases assertives données (= phrases catégoriques (propositions, jugements) sur les données. Transformez ces jugements en jugements conditionnels (hypothétiques), dans lesquels la phrase suivante parle des effets, des résultats, des conséquences ; de ces données, et ce en relation avec les actions humaines possibles (réalisation de soi, test empirique) par rapport à ces données. “ En 1905, Peirce écrit : “ Si “ une certaine prescription pour un test est possible, alors une expérience bien définie suivra “.

prescription). Une expérience bien définie.

Ou d’une autre manière : étant donné un concept, une affirmation ou autre. On n’en connaît la véritable signification qu’en expérimentant cette activité personnelle et en voyant “quels effets” le concept, l’affirmation a “dans le *monde en devenir*” (lorsque nous élaborons le monde selon cette recette). En d’autres termes, pas seulement une hypothèse, mais une hypothèse de travail. On prétend savoir et on agit en conséquence (théoriquement, par exemple en mathématiques, lorsqu’on veut savoir “ce que vaut une formule” ; pratiquement, par exemple, lorsqu’on veut savoir “ce que vaut un concept” dans la vie).

Notez que pour Peirce, tester une formule mathématique est un comportement aussi efficace que, par exemple, tester un médicament. L’efficacité est à la fois théorique et pratique ou technique.

Remarque : contrairement à son ami H. James, Peirce était un intellectuel et un logicien rigoureux. Pour cette raison même, un concept (un modèle, de préférence réglementaire, ou applicable si nécessaire) doit être présent dans le syntagme prépositionnel, aussi clair et sans ambiguïté que possible.

En résumé, on peut appeler cela l’implication effective (= effets obtenus par l’intervention). Peirce appelle cela “la méthode d’investigation”. Et c’est la “communauté des interprètes” qui s’en charge : le plus grand nombre de personnes possible doit mener cette enquête efficace sur le contenu de la pensée en l’appliquant lui-même. C’est le pragmatisme. Lemme, mais efficace, et sous forme communautaire.

Méthode hypothético-déductive. L’application de l’implication sous toutes ses formes, décrite ci-dessus, s’appelle la méthode hypothético-déductive (hypothético, car partant des syntagmes prépositionnels ; déductive, car formant des syntagmes postpositionnels comme héritages des syntagmes prépositionnels). La forme la plus cohérente est l’implication pragmatique (= orientée vers le résultat).

W/30

Explication. - Naturam morborum ostendunt curationes (La nature (modèle) des maladies est exposée par les méthodes de guérison), - dit un vieux proverbe latin. Il met à nu le principe pragmati(cisti)que. En fait, on ne sait jamais à cent pour cent quel est l'état de santé d'une personne : seuls les symptômes sont directement visibles et tangibles. La maladie (sa vraie nature) ne se montre "efficace" que si le médecin, utilisant son diagnostic (= raisonnement abductif) comme hypothèse, mais ensuite comme hypothèse de travail, se risque à déduire la maladie supposée du remède correspondant : si guérison (= effet obtenu par intervention hypothético-déductive autolimitée), alors le présupposé suit (c'est-à-dire la maladie supposée).

(2) Clarification exacte.

L'implication (hypothético-déductive) sous-tend les mathématiques et la logistique. C'est pourquoi ce travail de recherche fondamental, qui expose le raisonnement mathématique (et logistique) comme un comportement lemmatique avec une intention distributive.

Tout raisonnement est "akribes", exact, mais le raisonnement mathématique (et logistique) est exact (= la forme calculatoire de l'exactitude). Alors, qu'est-ce que la pensée computationnelle ?

a/ La base. (30/32)

François Viète (1540/1603) (= Franciscus Vieta), juriste, cryptologue (déchiffreur d'écritures secrètes), introduit l'orthographe systématique et algébrique.

Le point de départ était le calcul des nombres du Moyen Âge (logistica numerosa). C'est déjà lemmatique (et donc analytique) à sa façon : étant donné un ensemble avec au moins un élément, l'addition (l'attribution) d'un caractère à chacun des nombres de cet ensemble constitue un nombre :

Numéro). Nombre (ou : nombre ----- = nombre).

Les chiffres arabes sont donc des lemmata.

Comment ? Parce qu'ils renoncent à tout nombre applicatif pour ne travailler qu'avec le nombre régulateur. Ainsi (au sens dénotatif), le chiffre 11 représente à la fois onze vaches et onze livres ou poings (dans la connotation "onze", toutes les dénnotations "onze", quelles qu'elles soient, sont additionnées ; c'est-à-dire que tous les nombres possibles "onze" (= universels) sont censés être connus (mais laissés ouverts quant aux dénnotations, à moins que leur nombre) dans le chiffre 11). Voilà pour l'arithmétique médiévale, qui était une arithmétique des nombres.

Les lettres algébriques sont également des lemmes d'ordre supérieur.

Comment cela ? 1591 : *In artem analyticam isagoge* (Introduction à l'analytique) par Vieta. Vieta y fonde la logistica speciosa (qui fonctionne avec des espèces, des lettres (= chiffres mentaux)) : Prenons un modèle applicatif, par exemple l'addition de deux nombres ; la règle générale est : "un nombre ajouté à un nombre donne un nouveau nombre (nonobstant l'élément neutre 0)" (= la somme de deux nombres forme un nouveau nombre) ; les opérations médiévales étaient l'application numérique de cette règle générale : par exemple $3 + 4 = 7$, Que ce soient trois vaches et quatre ânes n'a pas d'importance ; seul leur nombre (leur caractéristique commune compte).

W/31. Et pourtant, ce Vieta ne suffisait pas : après tout, c'est toujours avec des nombres privés que le Moyen Âge a travaillé et non avec des nombres universels. Par conséquent, seules des formules privées ont pu être formulées. Schématiquement, cela donne la configuration suivante :

règle universelle universel	l'arithmétique des lettres (Viète) universel	le traitement des chiffres (milieu) <i>privé</i>
<i>non opérationnel</i> (mathématique)	<i>opérationnel</i>	opérationnel
Sept est la somme de trois et quatre.	$a + b = c$	$3 + 4 = 7$

Les points faibles des trois systèmes sont indiqués en italique. $3 + 4 = 7$ représente tous les nombres dénotés (c'est-à-dire notés en un seul nombre) ; mais : $a + b = c$ représente tous les nombres (pas seulement les nombres mais) possibles. On voit comment la structure distributive à la seconde puissance est présente dans l'arithmétique des lettres.

Extensions : Il n'a pas fallu longtemps pour que Descartes, Fermat et d'autres appliquent cette arithmétique des lettres à d'autres domaines :

(i) **La théorie des fonctions** (= analyse) travaillait avec des quantités variables ; par exemple $y = 2 \cdot x$; cette formule (petite forme) est valable pour toutes les valeurs possibles de x ;

(ii) **la géométrie analytique** travaillait avec des systèmes géométriques au moyen de l'arithmétique des lettres ; par exemple, $r^2 = x^2 + y^2$ représente tous les cercles possibles ; au lieu de dessiner le cercle (toujours singulier) - En faisant tourner le rayon autour d'une de ses extrémités et, à partir de ce dessin, en raisonnant, on avait saisi la propriété commune de tous les cercles.

Logistique : expansion du principe de Vieta.

Au XIXe siècle, le cadre logique des mathématiques (et de leur logique) a été exposé :

1847 : G.Boole (1815/1864) ; A. de Morgan (1806/1878) : algèbre logique ;
 1910/1913 : A.Whitehead (1861/1947) et B.Russell (1871/1961) : *Principia mathematica* (la logique actuelle, c'est-à-dire la forme exacte de la logique) s'exprime de manière littérale afin de formuler des propositions logiques (au lieu d'une manière détournée).

Note : La "logistique" au sens militaire signifie essentiellement l'optimisation des ressources militaires (minimum) en vue de la réalisation des objectifs militaires (maximum).

Exemple : "Si une chose est plus grande qu'une autre, alors cette autre est plus petite que la première". En langage artificiel-littéraire $4 > 3$). $3 < 4$ (= privé) ; $a > b$) . $b < a$ (= universel). On voit le processus de symbolisation à deux degrés, ainsi que l'augmentation de la clarté.

W/32.

A.N. Whitehead, *Mathematics, basis of exact thought*, Antwerp, 1965) (*// An Introduction to Mathematics*, London, 1961) ; écrit : “Les mathématiques ont commencé en tant que science lorsque quelqu’un, probablement un Grec, a tenté pour la première fois de prouver des théorèmes sur toutes choses et sur certaines choses sans spécifier certaines choses individuelles. Ces théorèmes ont d’abord été posés par les Grecs pour la géométrie et, par conséquent, la géométrie était la science mathématique grecque par excellence. Après l’essor de la géométrie, il a fallu des siècles avant que l’algèbre ne soit réellement établie”. (o.c., 11).

1. Whitehead en donne quelques exemples : “Au lieu de dire que $2 + 3 = 3 + 2$, nous généralisons en algèbre et disons que pour tous les nombres x et y , il existe que $x + y = y + x$. De même, au lieu de dire que $3 > 2$, nous généralisons et disons que pour tous les nombres x , il existe certains nombres y tels que $y > x$ ” (o.c., 11)

Il donne d’autres exemples :

i/ pour tous les nombres “ $x + 2 = 2 + x$ ” est vrai,

ii/ Pour certains nombres x , “ $x + 2 = 3$ ” s’applique.

iii/ Pour certains nombres, “ $x + 2 > 3$ ” s’applique.

Certains’ est un intervalle, c’est-à-dire un ensemble de possibilités, d’alternatives. Pour le cas i, c’est clair : il est déductif (puisque “tout” (= u) inclut “certains” (= p)). Mais les cas ii et iii sont différents : dans le cas ii, “quelque” n’est en fait qu’un seul nombre, à savoir 1 (de sorte que p est “s” dans ce modèle) ; dans le cas iii, p est égal à tous les nombres supérieurs à 1 (il y a donc un nombre infini de nombres satisfaisant à “quelque”).

Conclusion : “Ainsi, “certains” peuvent être n’importe quoi entre “tous” et “un seul”, y compris ces deux cas limites”. (o.c.,12)

Ensuite, Whitehead se plaint que l’algèbre a été trop souvent une solution d’équations (par exemple $y = x + z$) : la soi-disant inconnue est donc trop souvent un substitut de variable indéfinie (c’est-à-dire tous et certains).

En d’autres termes, l’algèbre a trop consisté à résoudre des problèmes et pas assez à étudier les structures. La conception structurelle des mathématiques, amorcée par Vieta, a cependant connu sa pleine percée à la fin du XIXe siècle (le livre de Whitehead est paru en 1911). En 1934, *Bourbaki, Eléments de mathématique*.

2. b/ Deux applications.

De ce point de vue structurel, nous allons maintenant donner deux exemples élémentaires, le stochastique et l’axiomatique.

3. b/1 La structure stochastique.

Point de départ. - Nous partons de la dyade “déterministe/stochastique”. Les processus déterminés sont tels que le déroulement du processus est déterminé à l’avance (une fois la condition initiale, puis le déroulement ultérieur dans sa programmation) : mêmes causes, mêmes conséquences. En revanche, les processus stochastiques (aléatoires, désordonnés) sont tels qu’aucune condition initiale ne permet de déterminer de manière pratique le résultat”. (*J.R. McCord/ R.M.Moroney, Introduction to Probability.*) 1967, p.13.

W/33. *Syllogisme stochastique.*

Déductif : Si tous les haricots de ce sac sont blancs aux $2/3$, alors ces haricots sont blancs aux $2/3$.

Réductif : **i/ Inductif** : Si ces haricots (= échantillon pr.) de ce sac sont blancs aux $2/3$, alors tous les haricots de ce sac sont blancs aux $2/3$; (c'est l'induction dite statique, variante de l'induction universelle ; **ii/ Abductif** : Si ces haricots sont blancs aux $2/3$, alors tous les haricots de ce sac sont blancs aux $2/3$).

La règle de trois. - Le schéma est le suivant :

Carré logique :	Règle n° 3	Application :
U	100%	220
S	1%	$220/100 = 2,2$
P	x%	$25 \cdot 2,2 = 55$
(modèle logique réglementaire)	(mod. mathématique régulateur)	(modèle mathématique applicatif)
(opérationnel non mathématique)	(mod. logique applicative)	(mathématiquement opérationnel)
(universel)	(mathématiquement opérationnel)	(privé)
	(universel)	

Ici encore, on voit clairement la structure distributive (= carré logique) à l'œuvre ; pour parler avec Whitehead : bien que la règle de trois soit dirigée vers l'inconnue x (et donc la solution de la question), cette configuration platonicienne-viétiennne (le lemme-analisis comme détournement pour généraliser) montre à quel point cette règle (qui peut donc être "règle", c'est-à-dire infiniment applicable) est structurellement appropriée.

Conclusion : C.S. Peirce, *The Doctrine of Chance*, dans *Popular Science Monthly*, 1878, écrit : " La doctrine de la probabilité est simplement la science de la logique quantique. Pour toute hypothèse, il existe deux certitudes concevables : la certitude de sa vérité et la certitude de sa fausseté. Les nombres zéro et un sont utilisés dans ce calcul pour caractériser la plus grande et la plus petite étendue de cette connaissance, tandis que les fractions, qui ont des valeurs intermédiaires comme on pourrait les exprimer de manière incorrecte, indiquent les degrés auxquels l'évidence tend vers l'un ou l'autre". En d'autres termes, la structure de l'intervalle entre en jeu ici.

b/2 La structure axiomatique.

Point de départ. - Convertir des données (par exemple des nombres (nombres mathématiques), des systèmes comme des figures géométriques (triangles, cercles, etc.) (espace mathématique)) en symboles (symbolisation) ; - ensuite : travailler avec ces symboles selon des structures (structuration) puis formuler ces structures de manière axiomatique (formalisation), - ce sont les phases. Un petit exemple élémentaire d'axiomatisation. Nous nous tournons vers *Giuseppe Peano* (1858/1932), *Formulario Mathematica*). L'école italienne a été la première à introduire un traitement logi(sti)cial plus ou moins complet de la mathématique, selon *CI. Lewis, La logique et la méthode mathématique.* dans la *Revue de Métaph. et de Morale (Mouvem. général de la pensée Améric.)* 29:4 (1922) pp. 455/ 474.

W/34.

(a)1 Symbolisme logistique.

La logique est la logique, mais la logique du calcul (le calcul). Ainsi, il calcule avec des jugements qu'il désigne par p, q, r, s, etc. Calculer" au sens de Vieta, c'est-à-dire effectuer des opérations de structure. Les foncteurs (= conjonctions, modificateurs (= modificateurs)) avec lesquels la logistique travaille habituellement sont les suivants :

Conjoncteur

(produit logarithmique) \wedge et $p \wedge q$ (= simultanément vrai)
Lukasiewicz : A_{pq}

Disjoncteur

(a) **enfermer** \vee et/ou $p \vee q$ (au moins un des Lukasiewicz : D_{pq}
(= inclusif, alternatif, (L. feuille) deux où = p, q, $p \wedge q$
Diviseur (disj.) (simultanément)

(b) **seulement** W ou $p \text{ w } q$ (= un seul des éléments suivants
(= strict, exclusif, (L. aut) deux où
dilematic d ;) (en même temps)

Implicateur $\text{Si} \rightarrow$, alors p). Q (= p n'est pas sans Lukasiewicz
: O_{pq}

(cosequence, inférence, (implique) q vrai ; q est inhérent à p,
hypothèse) p implique q)

Bi-implicateur $\text{.)} \cdot \text{.)}$, $\text{p) } \cdot \text{(q (= p si et$
(équivalence, $\text{-uniquement} \rightarrow$ si q)
équivalence). \leftarrow

Parfois encore : I onverenig-p $\text{I q (= p et q sont$
Incompatibilité Incompatible avecnot simultanément vrai)

Plus loin :

Négateur (négation) pas -p (= pas vrai)
Lukasiewicz : N_p -p

(a) 2. Symbole de la théorie des ensembles

Compte tenu de son caractère structurel, la structure distributive du carré logique est également discutée : Cls (kls, k) = classe (= nom générique) ; e. = appartient à (appartient à : confinement (aussi l'epsilon grec : E) ; = (= est égal à)) ; - = (= n'est \neq pas égal à). En outre, le caractère de groupement : () pour séparer les expressions compliquées ou complexes.

(b)1a Concepts primitifs (= termes)

Désormais, les symboles mathématiques spécifiques - Non (= nombre (/ S) ; 0 (= nombre zéro) ; a+ (= successeur de a dans la série des nombres ; par exemple 1+ (= 2), 2+ (= 3)) ; En outre, les symboles d'opération + (inverse : -) pour les opérations sommatives et x (inverse : ':') pour les opérations multiplicatives ;

(b)1b Relations (= définitions) :

Sommatif : a e. N_0). $A 0 = a$ (Si a appartient au genre des nombres, alors la somme de a et de 0 est égale à a) ; a, b e. N). $A+ (b+) = (a+b)+$ (Si a et b appartiennent au genre du nombre, alors le successeur de a, ajouté au successeur de b, est égal au successeur de (a+b)) ; (? $(2+1) + (3+1) =/ (2+3)+1$)

W/35.

multiplicatif : $a \in \text{Non}$). $A \times 0 = 0$ (si a appartient au type de nombre, alors le produit de a par 0 est égal à 0) ;

$a, b \in \text{Non}$). $A \times (b+1) = (a \times b) + a$ (si a et b appartiennent au genre de nombres ; alors le produit de a par $(b+1)$ est égal à la somme du produit de a par b et a) (note : puisque $b+ = b+1$, on peut aussi remplacer $(b+1)$ par $(b+)$)

(b)2 Axiomes (= postulats, commencements, prémisses, a- priori) :

(1) $\text{No} \in \text{Cls}$ (le numéro est un nom générique, une classe) ;

(2) $0 \in \text{Non}$ (le zéro appartient au type de nombre) ;

(3) $a \in \text{No}$). $a+ \in \text{No}$ (si a appartient au type de nombre, alors aussi le successeur de a) ;

(4) $S \in \text{Cls} \wedge 0 \in S \wedge a \in S$). $a+ \in S$). $\text{Non} \in S$ (si S appartient au genre de la classe et que zéro appartient à S et que a appartient à S , il s'ensuit que le successeur de a appartient à S , d'où il s'ensuit que le genre du nombre appartient à S (c'est-à-dire que tout nombre appartient à S : ce qu'on appelle l'induction mathématique, d'où il s'ensuit que toute propriété qui est propre à zéro et qui peut être étendue de tout nombre a à son successeur, est propre à tous les nombres également) ;

(5) $a, b \in \text{Non} \wedge a+ = b+$). $a = b$ (si a et b appartiennent au même genre de nombre et que le successeur de a et celui de b sont égaux, alors a est égal à b)

(6) $a \in \text{Non}$). $a+ 0 \neq$ (si a appartient au type de nombre, alors le successeur de a n'est pas égal à 0).

Les entiers naturels sont donc structurellement définis. Si l'on veut également travailler avec des nombres négatifs (ou tout autre nombre), il suffit d'introduire les axiomes correspondants (par exemple $(-a) \in \text{Non}$ (le négatif de a appartient au type de nombre, etc.).

Immédiatement et sans qu'on le remarque, une structure mathématique spécifique a été introduite, à savoir la structure algébrique qui comprend les opérations $+$, $-$, \times , $:$ (sommatives et multiplicatives, avec leur inversion), ainsi que des éléments neutres (par exemple 1 ($a \times 1 = a$) ou 0 ($1 + 0 = 1$)).

Au lieu de chercher des inconnues (en tant que quantités à trouver dans le cadre d'un problème via ces opérations), les mathématiques structurelles considèrent ces opérations avec des lettres comme des illustrations (modèles applicatifs, "interprétations") de structures.

Note - Peano utilise le symbole ' $\dot{}$ ' pour indiquer 'implique toujours', ce que nous ne ferons pas ici.

Caractère systémique des axiomes. Les normes des axiomes sont :

a/ interne : les axiomes doivent être mutuellement indépendants (irréductibles) et pourtant interreliés (fonctionnels) ; ils doivent être mutuellement cohérents (non contradictoires) et complets (capables de servir de preuve pour toutes les propriétés qui doivent être prouvées) ;

b/ externe : ils sont ensemble "forts" si le nombre d'axiomes est grand (fermé), mais faibles si ce nombre est petit (ouverture). En d'autres termes, le système axiomatique illustre le concept de cohésion (structure collective).

Conclusion : “La logique est (...) la doctrine de la description de toutes les structures possibles ; “ensemble”, “image” et autres concepts standards sont présumés dans toute description et appartiennent donc à la logique. Cependant, plus les mathématiques deviennent abstraites, c’est-à-dire universelles, dans leur approche structurelle moderne (...), plus elles se rapprochent de la logique. Les mathématiques doivent donc être considérées comme une science passerelle entre la logique universalisée - “qui ne dit plus rien sur rien” - et les sciences professionnelles”. (*Doede Nauta, Logica en model*, Bussum, 1970, p. 46)

Nous le voyons ainsi : d’un côté, la logique classique (= vernaculaire), mais transformée en une étude structurelle du type le plus général (et qui, entre autres, ne dédaigne pas l’ontologie et l’individuologie (idiographie), ce qui est complètement absent des manuels de logique) ; de l’autre, les disciplines empiriques et les composantes de la philosophie (qui étudie “les choses elles-mêmes” (Husserl), qui est “positive” (Schelling)) ; entre les deux (intervalle !), d’une part, la logistique en tant qu’arithmétique, si nécessaire la logique, formalisée, et d’autre part, les mathématiques : logique (logistique ; mathématiques) ; approches empiriques (sciences),

(3) *Clarification critique.*

La logique critique critique les erreurs de la pensée (paralogisme, sophisme (p. 24 supra)). Elle le fait à deux niveaux : **a/** logiquement ; **b/** logiquement. A partir de là, un modèle applicatif.

Epikouros (Lt. : Epicure) (-341/-270), philosophe de la jouissance, pour qui tout était mobile (// mobilisation d’Héraclite) et qui prenait la jouissance comme une tâche éthique par excellence) était athée. L’onthéisme primitif, le monothéisme ultérieur, ont dû s’accommoder du hellenico modo (en grec), c’est-à-dire de la logique. Voici son syllogisme (type compliqué).

Rg. 1 Si Dieu existe, alors il est bon et tout-puissant. - Soit, si Dieu peut empêcher le mal mais ne le fait pas, alors il n’est pas bon ; soit, si Dieu VEUT empêcher le mal mais ne le peut pas, alors il n’est pas tout-puissant.

Rg. 2. Le mal ne peut exister que s’il peut l’empêcher mais ne le fait pas, ou s’il veut l’empêcher mais ne le peut pas.

Tp. : Eh bien, le mal existe.

Rs. Il n’existe donc pas.

Filtrage logique :

On réécrit les phrases. Dieu existe = p ; Dieu est bon = q1. Dieu est omnipotent = q2 ; cela donne :

p). q1 ^ q2..- Dieu peut empêcher le mal = r1 ;

Dieu veut empêcher le mal = r, 2

Cela donne r1 ^r2). q1 w r2 ^ -r1 ;

Le mal existe = s. Cela donne : s) . (r1 ^ r2 w r1 ^ r2

L’expression entière : I (p). q1 ^ q2) ^ (r1 ^ r2). -q1 ^ w r2 ^ -r1). -q2) ^ (s). (r1 ^ -r2 w r2 ^ -r1) I ^ s). -p.

W/37

Il s'agit de l'algorithme (qui peut aussi avoir d'autres modèles applicatifs si nécessaire) qui concentre la jointure (et le raisonnement).

Clarification logique.

Celle-ci est différente de celle de la logistique : comme le dit G.Jacoby, elle vise le contenu de la pensée (et pas seulement l'écriture des caractères comme des algorithmes multi-interprétables (ambigus)).

Argumentum ad hominem. Prenons le texte de l'athée comme point de départ. Le mal existe. Eh bien, comme toute chose, le mal a une raison ou un fondement suffisant (explication, par exemple l'attribution de la responsabilité), soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de lui-même (dans l'univers ou en dehors). Eh bien, Dieu n'existe pas. Il ne peut donc pas fonctionner comme une raison suffisante ou un motif pour le mal, qui, dans l'hypothèse athée, ne peut trouver sa raison que dans l'Univers sans Dieu. Ce que prétend le croyant !

Critique de l'ambiguïté Voir p. 6/8 supra. La dichotomie divine (complémentarité) de l'être en Dieu et dans la création (= réalité indépendante de Dieu (= indépendante, autonome) en tant que soumise à la structure de l'Être) est ici remplacée par l'indivisibilité (= autonomie sans Dieu). Ce qui est postulé comme "autonomie" est considéré comme une indépendance contraire à Dieu (et à la création). Ce qui devrait être prouvé.

Comme l'athée, le croyant attribue le mal à tout sauf à Dieu, mais pour une raison différente : l'athée, parce que le mal ne peut pas coexister, dans le système global de l'être, avec Dieu ; le religieux, parce que les choses créées possèdent leur propre autonomie voulue par Dieu (oui, chez les êtres conscients, la liberté) qui, seule, est la raison ou le fondement du mal. Dieu ne veut pas empêcher le mal dans la mesure où il respecte l'autonomie (et donc la possibilité du mal) de la créature. Dieu ne peut empêcher le mal dans la mesure où il respecte cette même indépendance. Mais en conclure qu'il n'est pas bon ou qu'il n'est pas omnipotent n'est pas valable. Epikoeros suppose inconsciemment un Dieu autoritaire qui ne tolère pas l'indépendance et la responsabilisation ! La conception simpliste de la bonté et de l'omnipotence de Dieu est en effet incompatible avec le mal, mais pas la conception nuancée (et réelle). C'est le problème central de ce que l'on appelle la théodicée (partie de la doctrine de Dieu qui étudie la relation "Dieu - le mal"). Alors comment Dieu répond-il au mal ? Il répond par la punition intérieure ou sanction immanente (l'"être" extérieur à Lui est structuré de telle sorte que la créature se punit elle-même, si elle dévie (structure cybernétique).

La dissimulation est ici double :

- (i) Epikoeros ne voit pas la saine indépendance de la créature (omission) ;
- (ii) Epikoeros confond la responsabilité (= part) de Dieu avec la part de la créature dans le mal (décalage) ; en fait, il renverse les choses : ce qui n'est pas de Dieu, il l'attribue à Dieu W/ 38 (renversement). Cf. p 27 supra.

W/37 Conclusion générale :

(1) “La logique est la science générale de l’ordre, la théorie des formes de tout domaine ordonné d’objets, réels ou idéaux.” La logique est la science générale de l’ordre, la théorie des formes (configurations), inhérentes à tout domaine ordonné d’objets, qu’ils soient réels ou idéaux. La théorie du raisonnement et la théorie des méthodes ne sont que des inférences de cet ordre (= ordre implicite). Royce (1855/1916) était un platonicien, influencé par Peirce.

(2) Martin Heidegger (1889/1976), l’ontologue existentialiste, dit que toute la philosophie traditionnelle, depuis les Grecs, et surtout depuis Platon, est “*onto.theo.logik*”. Nous pouvons maintenant commencer à le comprendre. L’ontologie ou philosophie de l’être est une élaboration de la structure ontologique, une des structures de base de la logique ; c’est la logique appliquée, (elle recueille en permanence).

Mais il est confronté à l’unique (= seulement), non seulement au sens purement individuationnel (idiographique) mais aussi au sens suivant : notez que “ tout “ (l’universel, certainement le transcendantal) n’est là qu’une fois ; “ certains “ peuvent être là plusieurs fois ; “ tous “ une seule fois ; p est toujours une fois.

Cela signifie que, par exemple, le distributif, le collectif, le cinétique, a fortiori la structure ontologique est strictement unidimensionnelle. Cela implique que l’idiographie, dans ce sens particulier, a le dernier mot.

“Si quelqu’un était capable de dissoudre (analusai) tous les genres (= collections universelles, genea) dans un seul et même principe (archè, principium) et de les reconstituer et de les fusionner (suthcinai kai sun.Arthmèsasthai), alors cet homme me semble le plus sage et comme celui qui a toute la vérité en partage et comme celui qui prend position d’où il peut connaître Dieu et tout être, comment notamment il les a assemblés selon des paires et des arrangements opposés (en tai sustoichiai kai taxei)”. Ainsi Archutas (-400/-365), le pythagoricien.

La logique est une participation à l’activité d’ordonnement de Dieu sur la base de la similitude et de la différence et selon le principe d’économie, par lequel “tous” (les éléments) sont visés en même temps, en tenant compte du fait que “tous” ne sont là qu’une seule fois et que la collection représente cette unicité qui inclut toutes les singularités.

Le point de rencontre où toutes les collections possibles sont réunies est, pour Archutas, divin. *Onto.theo.logic*. Il n’y en a donc qu’un seul, Dieu. L’ensemble (les ensembles) fait (font) partie (methexis, participatio, dit Platon) de la position de Dieu dans l’univers. Cela a toujours été la philosophie. Elle l’est toujours. C’est peut-être ce que Whitehead voulait dire lorsqu’il affirmait que toute la philosophie (occidentale) n’était qu’une série de notes de bas de page sur Platon (qui “a essayé de l’articuler dans sa théorie dialectique des idées, mais a poursuivi une sagesse pythagoricienne en son sein”). En d’autres termes, Dieu a une position connotative unique par rapport à tous les denotata, dans leur multiplicité.

A.T’Jampens (16.12.1978)

W/39

Note bibliographique.

Outre les ouvrages cités dans le texte, parmi la multitude de livres, on peut également se référer à un échantillon :

-- *S. Augustin, De ordine* (386/387), - il était alors étudiant au baptême et définit l' "ordre" comme suit : "Ordo est parium dispariumque rerum sua cuique loco distribuens dispositio" (L'ordre est la disposition (le placement) qui assigne aux choses égales et dissemblables leurs places respectives) ; on voit transparaître l'idée de "configuration". (O.c., 19 : 13).

-- *Hans Driesch, Ordnungslehre*, Jena, 1912-1 , 1923-2.

-- *Josiah Royce, Principien der Logik*, dans *Encyclopädie der Philosophischen Wissen-schaften*, 19 (1912):13.

-- *Frans Schmidt, Ordnungslehre*, Munich/Bâle, 1956.

-- *Otto Willmann, Abriss der Philosophie (Philosophische Propädeutik)*, Wien ; 1859 (Erster Teil : Logik (1912-1), S. 1/142 ; cf. *Charles. Leonard, An Introduction to the Theory of Thought*, 1944-2, 216 p.).

-- *Charles Lahr, Cours de philosophie*, Paris, 1933, (Logique n, t. I, pp. 485/718)

-- *Wesley Salmon, Logic*, Prentice Hall, 1963.

- *J.B. Rieffert, Logik (Eine Kritik an der Geschichte ihrer Idee)*, in Max Dessoir, Hrsg, *Die philosophie in Einzelgebieten*, berlin, 1925, S. 1/294.

-- *H.J. Hempel, Variability und Disciplinierung des Denkens*, Munich/Bâle, 1967.

-- *Nelson Goodman, The Structure of Appearance*, Dordrecht, 1977-3.

-- *Henri van Praag, Mesurer et comparer*, Hilversum, 1968.

-- *O. Apel ed., Ch. Peirce, Schriften, I (Zur Entstehung des pragmatismus)*, Frankf. a.M 1967 ; *Schriften, II (Vom Pragmatismus zum Pragmatizismus)*, 1970.

-- *W.B. Gallie, Peirce et le pragmatisme*, New York, 1952-1, 1966-2.

-- *Kl. Oehler, ed. C. Peirce, Ueber die Klarheit unserer Gedanken*, Frankf. a. M., 1968.

-- *Elisabeth Walther, ed. Die Festigung der Ueberzeugung und andere schriften*, Baden/Baden, 1965.

-- *Paul Ricoeur, Le conflit des interprétations (Essais d' herméneutique)*, Paris, 1969.

-- *Jaap Kruithof, De zingever (Le donneur de sens) (Introduction à l'étude de l'homme en tant qu'être signifiant, appréciant et agissant)*, Anvers, 1968.